

CHAPITRE II

ORGANISATION SOCIALE SEIGNEURIALE À OCOSINGO AU XX^e SIÈCLE

Nous avons vu dans le chapitre précédent les racines du grand domaine à Ocosingo ; ainsi comment la capacité que l'oligarchie régionale eut pour survivre à la Révolution mexicaine. Mais, en contraste avec d'autres régions du Chiapas et du Mexique, l'*hacienda* d'Ocosingo, leur organisation seigneuriale et leurs relations de servage durèrent même la plupart du XX^e siècle. Quelles circonstances ou capacités permirent au grand domaine d'Ocosingo cette tardive permanence ? Voilà la question que nous analyserons dans le présent chapitre.

L'ORGANISATION SEIGNEURIALE DE LONGUE DURÉE ET LES *HACENDADOS* D'OCOSINGO DU XX^e SIÈCLE

Afin d'analyser l'organisation sociale de l'*hacienda* maintenue une grande partie du XX^e siècle à Ocosingo, il existe un besoin de considérer, s'opposant à l'opinion générale, l'inaltérabilité et l'état statique de ce système. Il s'agit plutôt d'un ordre adapté et modifié peu à peu dans divers aspects politiques et sociaux tout en gardant son essence. Comme nous l'expliquerons plus tard, cette essence consistait dans la subsistance par le travail obligé et la reproduction d'un mode de vie seigneurial, plutôt que dans l'obtention du maximum de bénéfices des ressources.

Par exemple, selon Basauri,¹ la société seigneuriale d'Ocosingo subit un changement important après la Révolution mexicaine : certes, la loi d'ouvriers promulguée par Carranza provoqua des effets dans cette région. À ce sujet, il signale : « Avec cette loi, beaucoup de travailleurs des *haciendas* obtinrent, entre autres, leur liberté pour prêter leurs services ailleurs et abandonner l'*hacienda*. Ce dernier, naturellement, obligea les *hacendados* à leur offrir un salaire journalier plus élevé et d'autres facilités pour les retenir ». ² Ainsi, il explique que les dettes disparurent, ou au moins qu'ils ne les obligeaient plus à y rester. Pourtant, des témoignages de divers hommes âgés *acasillados* depuis les années 30, laissent entrevoir que les dettes ne disparurent qu'après les années 60. Certainement, l'endettement comme moyen de rétention des travailleurs dans les *haciendas* ne fut pas si important qu'au XIX^e siècle (voir tableau n° 2) : il diminua petit à petit après la Révolution mexicaine et au XX^e siècle, jusqu'à disparaître. Par conséquent, il est évident que ce dispositif utilisé par la dernière génération de *hacendados* pour retenir les travailleurs dans les *haciendas* ne fut ni le seul existant, ni le plus important.

Tableau 2. Travailleurs endettés en 1897 au Chiapas

<i>Département</i>	<i>No. de travailleurs</i>	<i>Valeur de dettes en pesos</i>
Comitán	4 783	333 077
Soconusco	3 997	467 840
Chilón ³	3 530	188 468
Pichucalco	3 242	506 675
Simojovel	2 626	222 293
Tuxtla	2 339	214 904
Las Casas	2 238	117 733
Cintalapa	1 630	195 958
Chiapa	1 463	125 895
La Libertad	1 142	105 701
Palenque	1 131	---
Fraijescas	865	80 250
Tonalá	832	76 033

¹ Cet auteur a mené une brève recherche anthropologique dans les *haciendas* et *rancherías* d'Ocosingo en 1928, publiée dans l'ouvrage : Basauri, 1931.

² *Ibid.* : 103.

³ Ocosingo était le municipio le plus peuplée du département de Chilón.

ORGANISATION SOCIALE SEIGNEURIALE À OCOSINGO AU XX^e SIÈCLE

Tonalá	832	76 033
Mezcalapa	747	72 570
Motozintla	714	50 971
Chamula	234	11 029
Total	31 512	3 017 012

Source : Emprunte á Benjamin, 1990 : 339.

Bien entendu, l'influence momentanée de la Révolution mexicaine est reflétée aussi dans le nombre d'*acasillados* de chaque *hacienda* reportée du recensement de la population de 1921 : l'on aperçoit une diminution significative en chiffres absolus de la population des *haciendas* d'Ocosingo. En 1910, il y avait 4 826 habitants dans les *haciendas* de le *municipio* et 2 505 dans les *ranchos*, tandis qu'en 1921 ils étaient 3 345 et 1 142 respectivement. Cependant, les mêmes recensements de 1930 à 1960 et l'ensemble de l'organisation régionale des *haciendas* démontrent que les changements provoqués ne furent pas définitifs, puisque même en 1960, il y avait 3 495 habitants dans les *haciendas* et 1 356 dans les *ranchos* de la région. Il est important et intéressant à souligner le bon fonctionnement de l'organisation sociale seigneuriale à Ocosingo durant presque tout le xx^e siècle, malgré les dettes ou les modifications subies. Elle survécut même après les années 70, sa relative importance ayant décliné progressivement jusqu'à disparaître complètement au cours de la dernière décennie du siècle.

En somme, la société seigneuriale d'Ocosingo, sans rester indifférent à son contexte historique, procurait s'adapter pour garder ses caractéristiques essentielles. C'est pourquoi, malgré sa traditionnelle rigidité, la recherche d'adaptation et de conciliation y fut toujours présente.

LA CONCENTRATION FONCIÈRE ET DE LA FORCE DU TRAVAIL

L'organisation sociale à Ocosingo, de même que dans d'autres *haciendas* traditionnelles, présentait quatre caractéristiques fondamentales : des propriétés privées très étendues, constituant un vrai monopole de la terre, des relations de servage, une diversification productive, et des formes très extensives de production. Par la suite, nous exposerons les deux premières.

En 1930, la société seigneuriale d'Ocosingo présentait encore une des structures agraires régionales avec la plus grande concentration de terre de tout l'état. Il existait quatre types d'unités de production privées, à savoir : 1) Les *monterías* ;

2) Les *haciendas* ; 3) Les *ranchos* avec des travailleurs *acasillados* et 4) Les petits *ranchos*. Les *monterías* étaient les *latifundios* les plus grands de toute le *municipio* et même de tout l'état de Chiapas. Elles comprenaient des superficies allant de 10 mille à 80 mille, ou même plus de 100 mille hectares, et constituant des unités de production des compagnies exploitantes des bois précieux dans la Selva Lacandona. Elles comprenaient les superficies des terres étaient louées, privées et des campements (où vivaient les travailleurs dédiés à l'extraction du cèdre et de l'acajou). Par exemple, la *montería* San Quintín était un grand *latifundio* et, en même temps, un campement avec une production semblable à celle des *haciendas* où vivaient 349 personnes en 1910.⁴ Ce type d'unité de production subit une marché provoquée après l'éclatement de la première Guerre mondiale. Finalement, en 1949, ces unités de production disparurent lorsque le gouvernement interdit l'exportation de bois en grume.⁵

Certains auteurs, comme De la Peña,⁶ Diez⁷ et Deverre,⁸ entre autres, considèrent similaires les *monterías* et les *haciendas*. Ce traitement indifférencié nous empêche de voir les différences et particularités importantes de ces deux types de propriétés, unités de production vraiment très différentes. Comme j'essayerai de le démontrer, les *haciendas* appartenaient à une organisation sociale régionale seigneuriale, construite peu à peu historiquement à partir des dynamiques locales. Son caractère seigneurial définissait toute son organisation interne et ses relations sociales, ainsi qu'un projet économique et culturel très différent de celui des *monterías*. Les *monterías*, en dépit d'être des *latifundios*, d'utiliser l'endettement comme moyen de retenir les travailleurs et d'avoir produit du bétail, des céréales et de la canne, semblablement aux *haciendas*, elles constituaient des unités d'exploitation fondées plutôt sur une logique capitaliste et intégrées au marché mondial comme les plantations.⁹ La différence d'objectifs faisait que l'organisation interne des *haciendas* et des *monterías* n'étaient pas semblable. Dans les *monterías*, les indigènes y travaillaient mais ils ne vivaient pas avec leurs familles, et les hommes étaient beaucoup plus nombreux que les femmes (d'après le recensement de 1910, à la

⁴ Recensement de population de 1910.

⁵ Cf. De Vos, 1988b, et 1992 : 277.

⁶ De la Peña, 1946.

⁷ Diez, 1972.

⁸ Deverre, 1980.

⁹ De Vos, 1988b.

montería San Quintín il y avait 278 hommes et 71 femmes). La force de travail des enfants n'était pas exploitée. Les campements n'étaient pas un type d'emplacement permanent ; mais ils existaient juste le temps d'extraire les arbres d'un périmètre assez proche, et ensuite ils déménageaient. Le seul but de ces entreprises était bien évidemment l'obtention de bénéfices, et là, les relations de pouvoir structurées et baroques propres aux *haciendas* de la région n'avaient pas de place. Contrairement aux *monterías*, enclaves économiques disparues face à l'impossibilité d'exploiter des ressources, les *haciendas* avaient hérité une culture forgée au fil du temps : leur patrimoine était aussi matériel que culturel. Ainsi, comme nous le verrons plus tard, l'organisation seigneuriale s'est maintenue grâce à cet héritage culturel à caractère historique.

Ce dernier n'implique pas une que ces deux formes de production n'aient eu aucune relation. Au contraire, les *haciendas* de bétail établirent une relation de coopération avec les *monterías*, celles-ci étant l'axe de l'économie d'Ocosingo. Cette relation fut possible grâce à l'épuisement à un moment donné des arbres de cèdre et d'acajou proches des bords des rivières. Alors, le débardage des billes de bois aux courants fluviales à l'aide de l'attelage des bœufs fut encore plus nécessaire. Pedro Vega,¹⁰ ancien propriétaire de l'*hacienda* Tecojá et administrateur d'une compagnie de bois, signale l'existence, à la fin du XIX^e siècle, de plusieurs *haciendas* à Ocosingo spécialisées dans la production de bovins : chacune arrivait à avoir à peu près 2 000 têtes de bétail, et quelques-unes se spécialisèrent dans le système de production d'élevage de bêtes de charge pour les *monterías*, comme Tecojá, San Antonio et El Real. Cet auteur affirme aussi que les animaux achetés dans les *haciendas* proches à Tenosique (dans l'état voisin de Tabasco) demandaient un double effort, puisqu'il fallait les transporter de Tabasco jusqu'à la forêt de Chiapas, et que ces animaux apportaient beaucoup moins de bénéfices dans le débardage des billes de bois, comparés à ceux des *haciendas* d'Ocosingo.

Contrairement aux *haciendas* d'Ocosingo, il existe plusieurs ouvrages publiés témoignant de l'organisation socio-économique des *monterías*. L'une des premières publications sur ce sujet fut le célèbre et polémique roman de Bruno Traven, *La rebelión de los colgados*, mondialement connu mais très débattu au niveau régional, car il présente comme réels quelques événements fictifs. De plus, divers ouvrages académiques existent, portant surtout sur l'étude de l'histoire du premier cycle

¹⁰ Vega, 1991.

de l'exploitation du bois dans la Selva Lacandona.¹¹ Nous citons ici les *monterías* dans le seul but de les présenter comme une partie de la structure agraire du *municipio* d'Ocosingo de la première moitié du xx^e siècle, mais surtout dans le souci de les distinguer des *haciendas*, étant ces dernières l'objet de cette recherche.

Mis à part les *monterías*, on trouvait à Ocosingo d'autres grands *latifundios*, quelques-uns abandonnés après la Révolution mexicaine. Il s'agissait de territoires pris en charge et appropriés par des particuliers ou des compagnies d'arpenteurs, suivant la Loi d'occupation et d'aliénation de territoires *baldíos* des États Unis Mexicains du 26 Mars 1894, établie pendant le gouvernement de Porfirio Díaz. Quant à la partie de la Selva Lacandona du *municipio* d'Ocosingo, se firent remarquer les propriétés de Rafael Dorantes et Luis Martínez de Castro. Le premier arriva à s'approprier d'environ 235 769 hectares, dont 7 974 appartenaient au *municipio* d'Ocosingo et le reste au Palenque. Martínez de Castro s'appropriait d'abord d'un lot de 107 854 hectares, et ensuite d'un deuxième titre d'une autre propriété de 12 380 hectares. La superficie des deux lots fut destinée à des ventes spéculatives. De plus, le Président Plutarco Elías Calles octroya aux descendants de Martínez de Castro une superficie supplémentaire de 24.927 hectares, pour réaliser une délimitation non reconnue ensuite dans la période du Porfiriato.¹²

LES HACIENDAS D'OCOSINGO ET LA PRODUCTION RÉGIONALE

Les *haciendas* furent un deuxième type d'unité de production existante dans la région d'étude, même si historiquement elles apparurent en premier. Après 1950, la population du *municipio* les appelait aussi *fincas* ; c'est pourquoi, dans ce travail, nous utilisons quelques fois les deux concepts indifféremment. Dans ce territoire, connu au début du xx^e siècle comme *municipio* d'Ocosingo,¹³ le nombre de ce type de propriétés arriva à 50. Les recensements de population de 1900 à 1960 reconnurent aussi directement ce type de propriété et d'emplacement de population comme appartenant à la catégorie de « *hacienda* », quoique cette reconnaissance ne fût pas régulière (des fois, ces propriétés étaient classifiées dans cette catégorie,

¹¹ On peut trouver, parmi les plus importants : De Vos, 1988a ; González, 1983.

¹² Cf. De Vos, 1988a : 141-159.

¹³ Il est pertinent de remarquer la permanence des *haciendas* Santo Tomás et Rancho Mateo, fondées par les dominicains au xvii^e siècle et appartenant premièrement à Ocosingo, et leur appartenance, au xix^e, au *municipio* d'Altamirano.

et d'autres fois dans la catégorie « *rancho* »). Malgré cette ambiguïté des recensements, avec le statut obtenu dans la région et la reconnaissance faite sur le terrain de leurs caractéristiques, on ne doutait pas du statut de *haciendas* de tous ces domaines. Étant aussi des *latifundios*, elles étaient moins étendues que les *monterías* et que les grandes propriétés limitant avec la forêt. Les superficies des écrits publics s'élevaient environ de 1 000 à 5 000 hectares ; même si dans la réalité on s'appropriait de territoires nationaux contigus. En effet, quelques fois, on n'avait pas besoin d'avoir des titres de propriété pour s'approprier de la terre. Ainsi fut le cas d'une *hacienda* innommée, propriété d'Adela M. de Paniagua, avec 1 198 hectares à l'excès.¹⁴

Les *haciendas* se trouvaient aux alentours de la ville d'Ocosingo et aux bords des fleuves Jataté, Chajpullil, El Naranjo et Santa Cruz. Au XIX^e siècle, toute cette région était connue comme « la vallée d'Ocosingo », puisque quelques *haciendas* des dominicains arrivaient même jusqu'au fleuve El Naranjo. Mais au XX^e siècle, la population régionale commença à diviser cette même zone en deux vallées. Actuellement, la première vallée identifiée est celle des terres proches au chef-lieu du *municipio*, entourant les fleuves Jataté supérieur et Chajpullil ou Colorado. La deuxième vallée est située au nord de la première, commençant à l'*hacienda* Tecojá et constituée par les terres entourant les fleuves El Naranjo et Santa Cruz. Selon l'étude de Palacios,¹⁵ les deux vallées sont très fertiles, puisqu'elles sont couvertes par un petit système hydrographique dépendant principalement de deux fleuves : El Naranjo au nord et le Jataté supérieur au sud. De plus, entre ces deux fleuves, il y a une multitude de ruisseaux offrant de l'humidité aux terres les plus éloignées des grands fleuves cités (étant les ruisseaux des affluents de ces fleuves).

Ces *haciendas* traditionnelles reproduisirent une forme de vie et d'organisation sociale pendant plusieurs générations ; leur création ne visait pas l'accumulation de capital (les propriétaires n'étaient pas prêts à l'investissement et à l'innovation, ne cherchant pas une plus grande rentabilité économique). En dépit d'être des entreprises commerciales, elles étaient soumises culturellement à une économie de prestige où le pouvoir, et la reconnaissance, était beaucoup plus important que l'efficacité productive et le plus grand bénéfice. Contrairement aux *monterías*, fon-

¹⁴ RAN (Registre National Agraire). Dossier de dotation d'ejidos de la population Congregación Virginia, municipio d'Ocosingo. Les « excès » se produisaient sur des territoires nationaux. On se trouvait en possession illégale du fait d'être contigu au rancho ou à l'*hacienda* du propriétaire.

¹⁵ Palacios, n/d : 58.

tionnant comme des économies d'enclave liées au marché mondial, les *haciendas* constituèrent un système plus perdurable, orienté davantage par des valeurs que par une volonté de moderniser. Ayant été une source d'accumulation de capital (comme nous le verrons dans le chapitre III), généralement, celui-ci fut destiné à d'autres secteurs de l'économie (le secteur financier, l'immobilier urbain et le commercial).

A certains moments, les *haciendas* étaient constituées par la propriété principale et ses annexes (des terrains contigus ou un peu éloignés de l'*hacienda* mère). Ces annexes appartenaient à la même unité de production et étaient utilisés pour mener le bétail en pâture en cas de manque de celle-ci au centre du domaine. Généralement, les annexes avaient une superficie comprise entre 500 et 1 000 hectares, et même plus ; dans la plupart des cas, les péons *acasillados* n'habitaient pas dans ces terrains. Nous pouvons prouver l'existence de ces annexes dans les écrits des terrains rustiques, dans le registre public de la propriété d'Ocosingo. Par exemple, nous pouvons citer le registre de l'*hacienda* Tecojá et ses annexes : Chivileltic, Guayaquil et La Victoria ; ou l'*hacienda* San José La Reforma et ses annexes Tzobojité et Ofir, entre autres.

Durant le deuxième quart du xx^e siècle, les *haciendas* d'Ocosingo se consacrèrent pratiquement aux mêmes activités productives du xix^e siècle : la production de bovins, porcins, mulets et l'élevage de chevaux; la culture de la canne à sucre et l'élaboration de ses dérivés (le sucre, le pain de sucre et la tafia); la culture du café, du maïs et du haricot blanc (voir tableau 3), ainsi qu'une grande quantité de produits de subsistance de la famille du patron (dont les plus importants sont toutes sortes de fruits tropicaux, cacao, légumes, poulets et chèvres).

Observons dans un récit du propriétaire de l'*hacienda* Tecojá la vision des *hacendados* sur la production agricole de cette région :

Les vallées étendus vers l'est d'Ocosingo, plus que le peuple, se développaient lentement mais d'une manière constante, puisque plusieurs circonstances le permettaient. De la même manière que la Pampa argentine, la zone devint, en deux siècles, la plus puissante du monde en bovins, grâce à la présence d'une immensité plate et humide ; celle-ci était spontanément couverte de pâturages naturels d'une grande richesse alimentaire. L'immigration étrangère¹⁶ vit se reproduire les petits troupeaux de bétail

¹⁶ Apparemment, l'auteur fait référence aux familles d'origine espagnole établies dans la zone pendant le xix^e siècle.

grâce auxquels les *haciendas* se peuplèrent, tout en respectant les dimensions dans les vallées d'Ocosingo. Sous l'ombre des grandes pinèdes, poussent des pâturages naturels permettant la libre reproduction des bovins, sans clôture, avec un avantage écologique, sans le besoin de détruire des forêts et de semer des pâtures pour la construction d'enclos. Vers la fin du XIX^e siècle, il existait déjà plusieurs *haciendas* avec environ 2 mille têtes de bétail. Les récoltes de maïs étaient trop chères pour être transportés à Ciudad Real (actuellement San Cristóbal) et Tuxtla, raison pour laquelle on commença avec l'élevage de grands troupeaux de porcs, emportés en grands lots par les acheteurs du quartier de Cuxtitali de cette ville là [...] Des agriculteurs de Comitán, connaisseurs du négoce de la canne à sucre, arrivèrent en encourageant avec leurs rustiques raffineries la culture de la canne à sucre. À dos d'âne, ils chargeaient aussi du pain de sucre pour le marché. En même temps, la production de tafia s'y est propagée. Très vite, la culture de riz, de haricots blancs et d'autres produits complétèrent l'abondance productive de la région ; mais son marché de consommation restait trop bon marché et son transport difficile. Voilà pourquoi la présence des *monterías*, ayant à nourrir des centaines de travailleurs dans les montagnes, et le besoin de s'approvisionner de bœufs pour le débardage de bois demandèrent l'élément humain : bûcherons et bouviers, entre autres travailleurs de montagne.¹⁷

Évidemment, l'importance des produits commerciaux changeait suivant les va-et-vient des prix. Le changement le plus significatif fut peut-être la substitution progressive de la canne à sucre par le café, de par le bon prix atteint par ce dernier vers la moitié du XX^e siècle. Marroquín¹⁸ signalait la hausse à 4 000 quintaux de la production de café dans les *haciendas* d'Ocosingo. Étant donné le prix d'un quintal de 500 000 *pesos* à ce moment-là, les *haciendas* de cet *municipio* perçurent pour la vente de ce produit des revenus annuels de 2 000 000 de *pesos*.

La concentration des terres entre les mains de l'oligarchie régionale d'Ocosingo était aussi accentuée après la révolution que pendant l'époque du *Porfiriato*. Dans le recensement de 1921, on trouve que d'une population de 5 797 habitants dans le *municipio* d'Ocosingo, il n'y avait que 299 personnes possédant des biens-fonds, dont 154 hommes et 145 femmes, ne représentant que 5,15 % de la population.

¹⁷ Vega, 1991 : 26-27.

¹⁸ Marroquín, 1955 : 108.

Tableau 3. Haciendas d'Ocosingo en 1930			
<i>Hacienda</i>	<i>Famille</i>	<i>Superficie (ha)</i>	<i>Production principale</i>
1. Campet	Castellanos	3 380-81-67	Elevage, café
2. Chactajal, San José y Anexos	Castellanos	2 760-00-00	Elevage, canne à sucre, maïs et café
3. San Vicente	Castellanos	1 011-28-51	Elevage, café
4. El Porvenir Comti	Castellanos	1 000-00-00	Elevage
5. El Chapayal, Santa Eulalia	Castellanos	1 200-00-00	Elevage
6. Suschilá	Castellanos	2 034-00-00	Elevage et maïs
7. El Rosario 1	Castellanos	2 600-51-33	Elevage
8. Champa		1 300-45-72	Elevage, canne à sucre et maïs
9. Dolores	Ballinas	3 654-99-09	Elevage
10. El Capulín	Ordoñez	2 243-00-00	Elevage, café
11. El Caribal, San Antonio	Navarro	299-56-71	Café
12. Santa Catarina Najos y su Anexo San Sebastián Choxiltic	Navarro	2 238-85-06	Elevage, canne à sucre et maïs
13. El Paraíso	Ballinas	1 583-00-00	Elevage, cacao
14. El Rosario 2	Rojas	1 795-80-00	Elevage, maïs et café
15. La Naranja	Pineda	3 646-00-00	Elevage, maïs, canne à sucre et café
16. Guadalupe	Pineda	1 322-53-00	Elevage, maïs, canne à sucre et café
17. Bulua	Albores	1 497-83-55	Elevage
18. La Martinica	Albores	1 645-23-65	Elevage, canne à sucre, maïs
19. El Porvenir	Albores	1 473-00-00	Elevage, canne à sucre, maïs
20. Fracc. Petultón	Albores	2 987-00-00	Elevage
21. Las Delicias	Fernández	1 198-21-76	Elevage et maïs
22. Nuevo Mexico	Bulnes	1 289-00-00	Elevage, maïs et café
23. El Real San José	Bulnes	4 254-00-00	Elevage, canne à sucre et maïs
24. Sabintelá	Bulnes	1 000-00-00	Elevage, café et maïs
25. Oquenchay Merced	Sánchez	3 000-14-50	Elevage, maïs, canne à sucre et café
26. Petultón	Robelo	6 929-86-08	Elevage, café et maïs
27. San Jose La Reforma	Robelo	4 573-40-37	Elevage, canne à sucre, café et maïs
28. El Retiro	Robelo	2 500-00-00	Elevage, maïs
29. San Antonio	Parada	5 391-54-00	Elevage et maïs

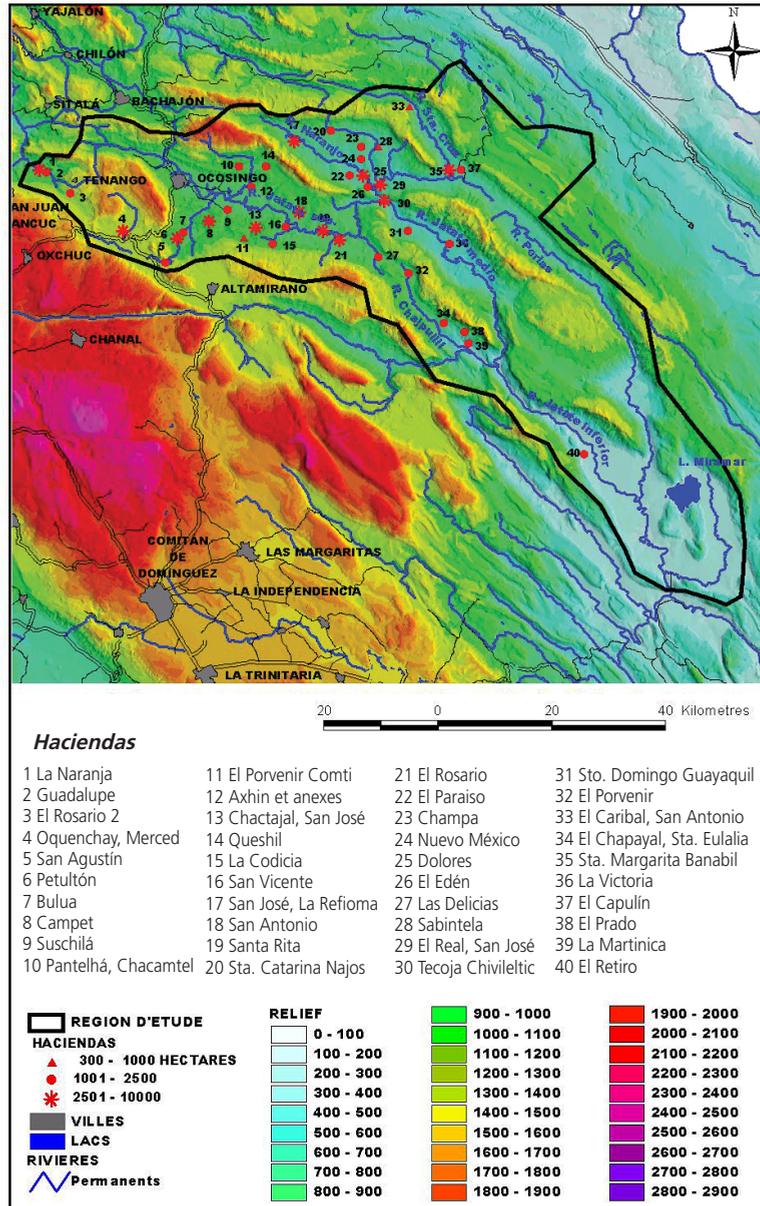
ORGANISATION SOCIALE SEIGNEURIALE À OCOSINGO AU XX^e SIÈCLE

30. Santa Margarita Banabil	Parada	3 000-00-00	Elevage et maïs
31. Santa Rita	Pinto	4 579-09-71	Elevage, canne à sucre et maïs
32. Santo Domingo Guayaquil	Ardines	1 500-00-00	Elevage
33. Queshil	Martínez	2 498-50-70	Elevage
34. Axhin y Anexos Santo Tomas y Pocolajao	Martínez	1 702 -37-35	Elevage
35. Tecoja y Anexos: Chivileltic y Guayaquil	Martínez	4 328-37-14	Elevage, café et maïs
36. La Victoria	Martínez	2 117-87-14	Elevage
37. Pantelhá y su Anexo Chacamtel	Solórzano	1 740-72-90	Elevage
38. San Agustín	León	1 027-08-74	Elevage
39. El Edén	León	1 289-77-00	Elevage
40. El Prado	Gómez	2 500-00-00	Elevage
41. La Codicia	Bermudez	1 600-00-00	Elevage
Superficie Total		98 693-33-65	

Sources : Registre Public de la Propriété d'Ocosingo (RPP) du district de Álvaro Obregón, Chiapas ; archive de la mairie d'Ocosingo ; dossiers agraires des ejidos : Campo Alegre, Suschilá, San Vicente, Plácido Flores, Patihuitz, Venustiano Carranza, San Miguel, Abasolo et Las Delicias San Antonio.

Voici quelques exemples de la concentration des terres : les propriétés d'Alejandro Robelo, propriétaire en 1930 des *haciendas* Petultón, Ofir, Tzobojité, San José La Reforma, La Puerta, Jericó, Santa Isabel, El Retiro et Santo Domingo, constituant 12 940 hectares au total. La famille Martínez, propriétaire des *haciendas* Quexhil, Tecojá, de ses annexes Chiviltic, Guayaquil et La Victoria, et du *rancho* Toniná, constituant 10 099 hectares au total. La famille Solórzano avait alors les *ranchos* San Juan, La Gloria, Pasilá, Muchitel, Jatenchib, Pantelhá et ses annexes Chacamtel, Chalpuyil et l'*hacienda* La Esperanza. Adán Albores était le propriétaire cette année même (1930) de quatre *haciendas* et d'un *rancho* : Bulua, une fraction de l'*hacienda* Petultón, El Porvenir, La Martinica et El Shac, constituant 6 116 hectares au total. Porfirio Navarro possédait les propriétés Patachil, San José, El Duraznal, El Caribal, l'*hacienda* Santa Catarina Najos avec son annexe San Sebastián Choxiltic et l'*hacienda* San José Sierra Nevada dans le *municipio* voisin de Chilón.

Carte 3. Localisations des haciendas d'Ocosingo (1930)



Les Castellanos se distinguaient par leur grande quantité d'*haciendas* en propriété (voir tableau 4). Au début du xx^e siècle, ils devinrent propriétaires de 16 *haciendas* dans le seul *municipio* d'Ocosingo, dont 4 avaient appartenu aux frères dominicains ; ils possédaient : Santa Rita, San Vicente, San Antonio et El Rosario. De plus, ils avaient au moins 30 autres propriétés dans les *municipios* de San Carlos (Altamirano), Las Margaritas et Comitán (voir tableau 5).

En 1930, l'une des petites-filles des frères Matas et Isidore Castellanos,¹⁹ Reynalda Castellanos Castellanos, était propriétaire des *haciendas* San Vicente, San José Chajtajal, El Chapayal, et des *ranchos* Rincón Mango et Comti. Toutes ses propriétés faisaient au total 5.499 hectares. Cette famille possédait toujours la plupart des *haciendas* du *municipio* voisin d'Altamirano (vallée du fleuve Tzaconejá).

Tableau 4. Haciendas de la famille Castellanos au début du XX^e

<i>Hacienda</i>	<i>Propriétaire</i>	<i>Superficie (ha)</i>	<i>Source</i>
1. Santa Rita	Matías et Isidore Castellanos	4 579-09-71	Ballinas ²⁰ RPP ²¹
2. San Vicente	Matías Castellanos	3 240-00-00	Dossier agraire de San Vicente, RAN ²²
3. El Rosario	Matías Castellanos	3 396-00-00	Montagu ²³ ; Ballinas
4. San Antonio	Teófilo Castellanos, époux de Reinalda C.	5 036-00-00	Montagu et Carrascosa ²⁴
5. Las Delicias	Matías Castellanos	1 200-00-00	Ballinas
6. San José Chajtajal	Esther y Reynalda Castellanos Castellanos	2 760-00-00	Dossier Suschilá RAN, RPP
7. Chapayal	Esther y Reynalda Castellanos Castellanos	1 100-00-00	RPP, Deverre ²⁵
8. La Codicia	César Castellanos	500-00-00	Deverre
9. El Zapote	Benjamín Castellanos		Carrascosa

Continue...

¹⁹ Auxquels nous avons déjà fait allusion dans le chapitre premier, comme les agents les plus importants de l'appropriation des *haciendas* dominicaines à Ocosingo pendant la Réforme.

²⁰ Ballinas, 1951.

²¹ Écriture consultée au Registre Public de la Propriété d'Ocosingo (RPP).

²² Registre Agraire National, délégation de Tuxtla Gutiérrez.

²³ Montagu, s/d.

²⁴ Gobierno del Estado de Chiapas, 1889.

²⁵ Deverre, 1980.

...continuation

10. Suschilá	Amado Castellanos	1 665-00-00	Dossier Suschilá
11. San Pedro Zapucana	Sabas Alfonso Castellanos	1 256-00-00	Dossier Suschilá RAN
12 Bulua	Jorge Castellanos Rivera	1 498-00-00	RPP et Deverre
13 La Sidra	Lindoro Castellanos	3 380-00-00	Dossier Suschilá RAN
14 La Pomarrosa	Jorge Castellanos	1 500-00-00	Dossier Suschilá RAN
15 Santa Cruz	César Castellanos	203-00-00	Deverre
16 Nuevo México	Amado Castellanos	1 289-00-00	Cruz
Total		35 414-95-59	

Dans le mémoire du gouverneur Carrascosa, il est mentionné qu'en 1889 Benjamín Castellanos acquit une extension de 109 ha pour l'*hacienda* El Zapote. Dans la Loi sur l'occupation et l'appropriation des terrains *baldíos* de 1894, on peut lire : « Art. 4. Son *excedencias* les terrains possédés par des particuliers pendant vingt ans ou plus en dehors des limites signalées dans le titre principal qu'ils possèdent mais limitrophes avec le terrain que ce titre appuie ²⁶».

Ce qui signifie que la famille Castellanos possédait cette *hacienda* depuis 1869 pour le moins. Dans le même mémoire, on signale qu'il avait acquis aussi 755 ha de Santa Rita et bien que l'on ne précise pas s'il s'agissait d'une extension ou de *demasías*, il doit s'agir là aussi d'un cas similaire car dans l'information fournie par Juan Ballinas²⁷ on voit que Matías Castellanos était propriétaire de Santa Rita en 1876 et selon les écritures du Registre Public de la Propriété, cette *hacienda* couvrait 4 407, 91 hectares depuis le début du xx^e siècle.

La famille Castellanos est de loin le plus grand propriétaire foncier, il n'en reste pas moins qu'il est fréquent qu'une même famille voire un seul individu possèdent plusieurs *haciendas*. Par exemple, la liste des *haciendas* et propriétaires donnée dans le mémoire de Carrascosa montre que la famille Solórzano possédait quatre *haciendas* ; les Martínez six ; les Albores sept et ainsi de suite.

²⁶ Von Humbold, 1998 : 33.

²⁷ Ballinas, 1951 : 30.

Tableau 5. Haciendas de la famille Castellanos dans les municipios San Carlos Las Margaritas et Comitán			
<i>Hacienda</i>	<i>Propriétaire</i>	<i>Superficie (ha)</i>	<i>Source</i>
Mun. San Carlos			
1. Yaxholob	Aarón Castellanos	2 582-00-00	RPP ²⁸
2. El Tulipán	José Castellanos		Pulido, ²⁹ RPP
3. Rancho Mateo	Amado Castellanos	2 984-04-00	Cruz, ³⁰ RPP
4. Gran Poder	Amadeo Castellanos		Cruz
5. San Marcos	Quirino Castellanos		Cruz
6. El Guayaquil	Amado Castellanos		Cruz
7. Buena Vista	Amado Castellanos		Cruz
Mun. Las Margaritas			
8. San Mateo	Rosario Castellanos de Castellanos	4 385-70-62	Van der Haar ³¹
9. San Miguel Chiptic	José León Castellanos	7 021-00-00	Van der Haar
10. Napité	Rosario Castellanos	1 775-00-00	Van der Haar
11. San Joaquín	Matías Castellanos		Pulido, Cruz
12. Momón	Belisario Castellanos	5 350-00-00	Cruz, Dossier Nuevo Momón
13. El Retiro	Ernesto Castellanos	1 249-65-91	Pulido, Cruz
14. Santa Rita	Famille Castellanos		Pulido
15. San Francisco Jotona	Rosario Castellanos de Domínguez		Pulido
16. Guadalupe	Carlos Ruíz Castellanos		Pulido
17. La Soledad	Rosario Castellanos de Domínguez		Pulido
18. La Piedad	Famille Castellanos		Pulido
19. Rosario Bahuitz	Rosario Castellanos	1 658-00-00	Pulido
20. San Francisco	Isidoro Castellanos		Pulido
Mun. Comitán			
21. San Pedro	Luciano Castellanos		Cruz
22. La Pacaya	Belisario Castellanos		Cruz
23. San José	Ernesto Castellanos		Cruz
24. San Sebastian	Maclovio Castellanos		Cruz

Continue...

²⁸ Registre Public de la Propriété à Ocosingo.

²⁹ Pulido, 2000.

³⁰ Cruz, 1909.

³¹ Del Haar, 1998 : 99-113.

...continuation

25. La Sombra	Francisco Castellanos		Cruz
26. Santo Domingo	Frères Castellanos		Cruz
27. Monterrey	Amado Castellanos		Cruz
28. San Juan Choxila	Amado Castellanos		Cruz
29 San Isidro	Nicanor Castellanos		Cruz

Toutes les terres des vallées aux bords des fleuves Jataté, Virgen, Naranjo, Santa Cruz et Chalpuyil appartenait exclusivement aux *haciendas* et aux *ranchos* de la région. Un fait significatif est l'existence d'un seul type de propriété communautaire pendant les deux premières décennies du xx^e siècle : les villages d'indigènes d'origine coloniale (Sibacá, Bachajon, Tenago, San Martin et Cancuc, dans les *municipios* voisins d'Ocosingo).

En 1950, la concentration de la propriété à Ocosingo n'avait pas beaucoup changé. Moisés de La Peña consulta alors les recensements des Finances Publique à Chiapas, et y trouva dans le *municipio* d'Ocosingo à ce moment-là l'existence de 44 propriétés entre 10 mille et 5 mille hectares (faisant, rassemblées, 110 351 hectares), et 5 propriétés entre 5 mille et 10 mille hectares, soit 38.255 hectares au total. Il est probable que la première information correspondait aux *haciendas* de la région, et la seconde aux *monterías*. De plus, on rencontrait 2 propriétés de plus de 10 mille hectares, 2 de plus de 20 mille et 6 de plus de 50 mille, correspondant peut-être aux terrains des *monterías* ou aux propriétés obtenues par les compagnies d'arpenteurs pendant le *Porfiriato* (voir tableau 6).³²

Dans l'analyse de la structure foncière de l'état, De la Peña montre l'ampleur d'Ocosingo étant le *municipio* avec le plus grand nombre de propriétés dans le rang de 1 000 à 5 000 hectares. Le *municipio* voisin de Palenque était le deuxième en importance avec 44 propriétés faisant 41.973 hectares au total. Ensuite, venait justement le *municipio* limitrophe de San Carlos (actuellement Altamirano) avec 21 propriétés dans ce même rang, totalisant 50 142 hectares au total. Plusieurs de ces propriétés appartenaient aux mêmes familles que celles d'Ocosingo. Ces trois premières *municipios* montrent la concentration des terres comme un trait caractéristique de toute la région de la *Selva*. On trouvait après le *municipio* de Villa Corzo, avec 19 propriétés de 1 000 à 5 000 hectares, correspondant à une

³² De la Peña, 1946 : 332.

superficie de 37 243 hectares. À l'aide de ces données, on peut constater la prédominance d'Ocosingo à ce moment-là comme le *municipio* avec la plus grande concentration des *haciendas* de tout l'état de Chiapas. Si nous comparons cette information avec les données du tableau 3, nous confirmerons la similitude des *haciendas* d'Ocosingo en 1950 et en 1930.

Tableau 6. *Municipios* de l'état du Chiapas avec 10 propriétés où plus de 1 000 à 5 000 hectares en 1950

<i>Municipio</i>	500 à 1 000		1 001 à 5 000		5 001 à 10 000		10 001 à 20 000		20 001 à 50 000		plus de 50 000	
	No.	has.	No.	has.	No.	has.	No.	has.	No.	Has	No.	Has
Ocosingo	26	17 153	44	110 351	5	38 255	2	34 970	2	71 683	6	680 335
Palenque	25	16 987	22	41 873								
San Carlos	17	11 801	21	50 142								
V. Corzo	31	19 370	19	37 243								
Concordia	41	25 821	19	40 015	2	11 288	1	11 473				
Cintalapa	25	16 962	18	37 016	3	23 583			2	85 655		
Socoltenango	11	7 611	15	30 448								
Las Margaritas	12	8 440	14	31 089								
Zapaluta	26	16 226	13	30 114								
Catazajá	14	10 302	13	25 608								
Tonalá	13	8 888	13	26 810	1	5 700						
S. Bartolomé	22	14 394	10	20 388			1	10 390				

Source : De la Peña, 1946, t. II : 332.

Au-delà de leur relative importance économique, il est nécessaire de considérer que leur valeur n'était pas donnée seulement par les petits ou grands profits laissés aux propriétaires. La valeur de ces grands domaines tient sans aucun doute davantage au prestige et au pouvoir qu'aux seuls revenus marchant qui en étaient tirés. Même si les *haciendas* de la région étaient de vastes domaines sous-exploités de manière paternaliste, axées sur les valeurs du passé, elles restaient extrêmement précieuses pour le maintien du prestige de la famille, du nom, pour satisfaire au désir de reproduire une forme de vie oligarchique, assurant ainsi la reproduction du domaine à long terme. C'est par cela qu'elles donnaient l'impression d'être davantage ancrées sur le passé qu'orienté vers l'avenir.

Donc, dans les sociétés domaniales semblables à celle d'Ocosingo, l'importance de la terre n'était pas réduite à sa seule valeur marchande. D'après Bourricaud,³³ le patrimonialisme était la forme de domination propre aux oligarchies. Weber³⁴ remarque sa caractéristique principale : la privatisation, consistant dans le monopole du pouvoir entre les mains d'une personne privée. Ensuite, le pouvoir est confondu avec la propriété, et les sujets appartiennent au patrimoine du chef politique. C'est grâce au monopole exercé sur les terres que les propriétaires fonciers purent réduire et maintenir une population soumise au servage. Voilà comment, de même que la concentration des terres en *latifundios*, on trouvait aussi à Ocosingo un deuxième trait distinctif de la société seigneuriale : le servage. Dans le tableau 7, montrant le nombre d'habitants de chaque *hacienda* entre 1900 et 1960, nous constatons la survie de la relation servile dans cet *municipio* pendant la plus grande partie du xx^e siècle.³⁵

³³ Cf. Bourricaud, 1967.

³⁴ *Ibid.* : 11-12.

³⁵ Ces données correspondent au total de la population de l'*hacienda* au moment du recensement, c'est-à-dire les enfants, les femmes et les hommes, aussi bien indigènes acasillados que les familles des vachers ladinos et, occasionnellement, la famille du patron, même si la majorité de cette population correspondait aux familles d'acasillados. D'autre part, il faut remarquer que c'est nous qui avons fait la discrimination des propriétés entre *haciendas* et *ranchos*, car, concernant ceci, les recensements de population ne tiennent pas un critère constant. Par exemple, El Real figure dans les recensements de 1900, 1910, 1930, 1940, 1950 et 1960 comme *hacienda*, tandis que dans le recensement de 1921, elle figure comme *rancho*. El Porvenir, de même que Santa Eulalia Chapayal sont présentées comme *haciendas* dans les recensements de 1900 et de 1910, et comme *ranchos* dans les recensements de 1921, 1930, 1940, 1950 et 1960. Par contre, San José La Reforma fut enregistrée dans tous les recensements de 1900 à 1960 comme *hacienda*. Cette inconstance dans les classifications n'a pas de rapport avec des fractionnements des propriétés, ni avec le nombre d'acasillados qui y habitaient, et aucun des recensements n'a explicité le critère de la classification. Dans les travaux de Ascencio et Leyva, 1992 ; et Deverre, 1980, les auteurs se basent sur la classification des recensements de population et affirment que, de 1930 à 1960, on trouvait 14 *haciendas*, mais sans se rendre compte que les 14 *haciendas* de 1930 n'étaient pas les mêmes que celles de 1940 et ainsi de suite. De notre part, pour la classification de chaque propriété comme *hacienda* ou *rancho*, nous nous sommes fondés sur notre connaissance des caractéristiques de chacune d'elles, et avons classifié comme *haciendas*, les propriétés comportant plus de 1 000 hectares, avec des péons acasillados à l'intérieur et dont l'organisation sociale était basée sur les relations de servage. Nous avons catalogué comme *ranchos* les propriétés de moins de 1 000 hectares maintenant aussi les relations de servage et ayant plus de 20 habitants.

ORGANISATION SOCIALE SEIGNEURIALE À OCOSINGO AU XX^e SIÈCLE

Tableau 7. Population dans les haciendas d'Ocosingo de 1900 à 1960							
Hacienda	1900	1910	1921	1930	1940	1950	1960
Axhin		96	51	43	42	71	
Balaxthé	206	7		11	116	242	259
Banabil, Sta. Margarita		62	81	15			4
Campet, La Cidra			132	150	74	133	176
Candelaria		84	112	110	62	90	
Capulín, El				78	17	45	78
Caribal San Antonio, El	309	443	358	178	163	7	43
Chajtajal, San José		86	170	156	122	131	132
Champa		139	133	109	91	134	209
Chapayal, Santa Eulalia	397	169	169	176	140	89	17
Delicias, Las		301	224	229	323	408	45
Dolores	85	195	26	40	41	25	50
Esperanza, La		89		61	27	61	87
Martinica, La		61	155	95		85	126
Nuevo México	309	121	87	76	97	106	81
Oquen chay, La Merced	131	99		65	30	71	
La Palma	59	69		31	20	45	20
Pantelhá		106		70	33	32	32
Paraíso, El	165	77	53	37	42	63	
Petultón		114	115	125	55	84	43
Porvenir, El	309	168	74	73	31	99	46
Quexhil	221	99	43	62	71	53	88
Rosario de Rojas, El	68	42		136		76	163
Rosario de César, El	171	205	183	98	287	302	
Real, San José, El	155	176	133	148	38	11	139
Sabintelá	113	56	104	57	14	42	36
San Antonio	231	253	119	230	303	175	234
San Antonio La Naranja		33		38	34	51	52
San Caralampio Hon		86	28	88	75	72	50
San José La Reforma	356	419	141	100	39	30	408
Santa Catarina Najos	170	202	165	177	125	87	77
Santa Rita	318	233	217	202	60	135	161
Santo Domingo	400		166	157	154	41	229
San Vicente	306	121	51	94	48	44	
Sibaquil	258	37		50	12	47	46
Suschila		45		66	140	167	192

Continué...

...continuation

Tecojá, San Antonio		451	55	78	42	54	127
Victoria, La					25	29	45
Totales	4889	4670	3345	3709	3003	3437	3495

Sources : recensements de population 1900 à 1960.

Les relations de servage constituaient le trait essentiel de l'organisation seigneuriale d'Ocosingo. L'organisation sociale de toute la région s'était construite au fil des générations, tout dans ses dimensions économiques, politiques et culturelles, afin de retenir la main d'œuvre indigène et la réduire à servitude. Le Congrès Agricole de 1896 reconnut cette situation :

Aussi anti-économique soit-elle, disait le señor Domínguez, de Comitán, les *hacendados*³⁶ tenaient le servage pour un mal nécessaire, car leur donner la liberté serait créer une troupe de mendiants et voleurs ; l'indolence, l'ignorance et le manque d'aspiration rend difficile de trouver des personnes pour les travaux agricoles.³⁷

Le besoin économique apparent du début devint plus tard la raison d'être d'un système de domination oligarchique. Il est impossible de savoir si le complexe système de domination politique établi par les *hacendados* pour retenir la main d'œuvre devint une fin en soi depuis ses origines. D'après les interviews réalisés, pour les *hacendados* du xx^e siècle, les objectifs politiques de maintenir la domination et une relation privilégiée avec le pouvoir politique étaient aussi ou plus importants que l'exploitation des péons *acasillados*. Il est indiscutable le rôle fondamental de l'organisation sociale *holiste* de l'*hacienda* (où les aspects économiques, politiques et culturelles constituaient une seule unité) dans les bénéfices économiques et politiques des *hacendados*. À ce sujet, il est nécessaire de rappeler l'unité constituée par ces aspects dans les représentations sociales propres à ce type de sociétés.

³⁶ Propriétaires de *haciendas*.

³⁷ Cité dans De la Peña, 1946 : 359.

LE SERVAGE DANS LES GRANDS RANCHOS DU MUNICIPIO D'OCOSINGO

Le troisième type de propriété privée d'Ocosingo au xx^e siècle, d'après les recensements et la population régionale, était les *ranchos*. Néanmoins, ces unités de production différaient un peu de la définition traditionnelle au Mexique du mot *rancho*.³⁸ Dans le cas d'Ocosingo, la plupart les considéraient comme de petites *haciendas*, avec une logique d'organisation et de relations sociales très similaires à celle des *haciendas*. Celles-ci se distinguaient des *ranchos* traditionnels, entre autres, du fait d'avoir des familles indigènes *acasillados* ; c'est-à-dire, dans ce cas aussi, le servage constituait la base de leur organisation. Semblablement aux *haciendas* du deuxième quart du xx^e siècle, les *ranchos* se consacraient à l'élevage de bétail et à la production de canne à sucre, de café, de maïs, entre autres produits de subsistance. On trouvait même certains *ranchos* fractionnés depuis longtemps à cause peut-être de sa proximité avec le centre d'Ocosingo, pour faire semblant de respecter la limite de la petite propriété établie par le Code agraire. En 1955, la mairie d'Ocosingo ne distinguait pas les *haciendas* de ce type de *rancho* ; et lors du recensement, on a enregistré 186 *haciendas*, y comprises les deux types de propriétés.³⁹

Certains *ranchos* appartenaient à des propriétaires des *haciendas*, celles-ci appartenant au *municipio* d'Ocosingo ou aux *municipios* voisins de Chilón, Altamirano ou Comitán. Nous avons déjà cité les exemples du *rancho* Rincón Mango, appartenant à la famille Castellanos, et du *rancho* Toniná, de la famille Martínez. D'autres exemples sont le *rancho* Carmen Chamumun, de la famille Albores, le *rancho* Santa Rosa, de la famille Navarro, propriétaire aussi de l'*hacienda* Santa Catarina Najos, le *rancho* Santa Isabel, d'Ernesto Castellanos, propriétaire de

³⁸ L'excellent travail de E. Barragán L., *Con un pie en el estribo : formación y deslizamiento de las sociedades rancheras en la construcción del México moderno* montre les caractéristiques des ranchos et de la culture *ranchera* au Mexique. Selon l'originale proposition de cet auteur, les *ranchos* et les sociétés *rancheras* sont définis par le métayage (bail à partage) comme la relation de production fondamentale. Ce système consiste en un contrat de travail et/ou profit des ressources (pâturages) avec des péons, ceux-ci recevant comme salaire une partie de la production. Par exemple, pour le *ranchero*, il est plus convenable d'utiliser l'enclos du paysan et, en échange, il lui donne la moitié des vachettes naissant au bout d'un temps préalablement établie entre les parties.

³⁹ Cf. Marroquín, 1955 : 100 y 101.

l'*hacienda* El Momón, dans la *municipio* Las Margaritas, et le *rancho* San Jacinto, de la famille De la Vega Domínguez, propriétaire de l'*hacienda* Gran Poder du *municipio* d'Altamirano, entre autres *haciendas* à Comitán.

Certains de ces *ranchos*, au terme d'un processus d'accumulation, devinrent des *haciendas*, comme El Paraíso, créé pendant le *Porfiriato* comme un *rancho*. Ces types de *ranchos* appartenaient le plus souvent à des *rancheros* aisés d'origine populaire ; même, ne possédant pas des *haciendas* et n'appartenant pas à des familles traditionnelles de l'oligarchie régionale, les *rancheros* menaient une vie très similaire à celle des *hacendados* (ils étaient fiers de les fréquenter, et aspiraient à s'apparenter à leurs familles). Quarante unités de production de ce genre se présentèrent dans la *municipio* d'Ocosingo. Le tableau 8 montre, d'après les recensements de la population, le nombre d'habitants de certains de ces *ranchos* de 1910 à 1960. La différence entre ces *ranchos* et les *haciendas* était leur taille, leurs produits et leur capacité de devenir avec le temps les premières unités de production de la région à se spécialiser et à moderniser leurs techniques de production bovine.

Finalement, à partir de 1921 on trouve de petites propriétés de paysans métis, connues au niveau régional comme des *ranchos*. Mais à différence des grands *ranchos* organisés sur la base de l'exploitation du travail des péons *acasillados*, ces petits *ranchos* dépendaient du travail familial et de l'emploi de travailleurs temporaires sous des contrats de métayage.⁴⁰ Lors des recensements, l'identification de ces petites unités de production est possible, car ils n'ont jamais eu plus d'une vingtaine de membres.

Considérant la population des *ranchos*, dont la plupart était des péons *acasillados* comme dans les *haciendas*, on peut apprécier facilement et clairement le nombre de personnes soumises à des relations de servage, par rapport à la population de la *municipio* d'Ocosingo, mis à part des villages d'indigènes⁴¹ (voir tableau 9).

⁴⁰ E. Barragán, 1997.

⁴¹ En prenant le *municipio* d'Ocosingo sans inclure les villages indiens rajoutés à partir de 1930, nous essayons de faire référence, le plus uniformément possible, au même espace territorial, connu comme *municipio* d'Ocosingo de 1900 à 1921. Pour identifier les villages indiens que nous avons exclus, voir le tableau 10.

ORGANISATION SOCIALE SEIGNEURIALE À OCOSINGO AU XX^e SIÈCLE

Tableau 8. Population dans les grands *ranchos* d'Ocosingo de 1910 à 1960⁴²

<i>Rancho</i>	1910	1921	1930	1940	1950	1960
1. Alacté	133	84	29	23	24	14
2. Alemania	30	62	59	79	150	
3. Buena Vista	44		6		89	23
4. Campo Virgen	54	3		41	32	81
5. Carmen, El	90	40	111	20	90	11
6. Culigó			14	110	22	
7. Chajtajal Guadalupe	107		97	34	90	72
8. Chamumún El Carmen	55	63	42	41	111	8
9. Chelmac	39		50	49	63	43
10. Chigtal	32	37	22	19	29	45
11. Esperanza Cahuitz	18		68	10	72	
12. Esperanza Shan, La				24	35	
13. Gloria, La	96	42	11	28	25	68
14. Guadalupe del Valle	36		17	20	45	
15. Guadalupe Nacional			43	73		
16. Jacap, El	31	80	14	16	42	
17. Jatenchib	37	68	34	51	42	73
18. Laguna, La	110			29	77	
19. Laltic, Carmen	29		30	19	29	13
20. Lomut	15		15	25	39	
21. Mosil	21	26	48	16	25	52
22. Muchitel			53	21	15	
23. Mumuntic	77	17	16	8	19	
24. Najchaj				47	40	
25. Naranja, La	48	21	40		44	
26. Ofir		71	81			
27. Pajlumil	26		11		32	25
28. Palma, La	69		31	20	45	20
29. Pasilá, San Isidro	23	26	14	23	20	15
30. Providencia	233	61	36	34	23	29
31. Sacjabén	42	21		19	18	
32. San Caralampio Hon	86	28	88	75	72	90
33. San Francisco California	47	29	60	41	33	

Continue...

⁴² Tous les *ranchos* n'ont pas été inclus, car quelques-uns d'entre eux ne furent censé qu'une ou deux fois.

...continuation

34 San Isidro	23			113	26	
35 San Jacinto				31	29	36
36 San Jerónimo	36	63	74	51	46	47
37. San José La Gloria			84	29	40	
38. Santa Isabel	6	89	48	9	35	79
39. San Rafael	55	30	18	29	38	50
40. Santa Rosa	52		34	44	22	23
41. Shac			56	53	29	39
42. Tiber	37		41	101	37	19
43. Tojtoj	48		25	13	38	
44. Tontiquil	59	39	39	53	41	
45. Tumintel	11		19	25	42	11
46. Tzajala	26		20	21	43	131
47. Tzobojite			165	49	45	
48. Vistillas, Las	54		14	11	14	17
49. Wala	58		18	4	19	28
50. Xhix	41	10	10	36	12	

Sources : recensements de population 1900 à 1960.

Tableau 9. Population absolue et relative dans les haciendas et ranchos d'Ocosingo de 1900 à 1960							
<i>Type de colonie</i>	1900	1910	1921	1930	1940	1950	1960
Population des haciendas.	4 489	4 826	3 345	3 618	3 004	3 408	3 495
Population des ranchos de plus de 20 habitants.	0	2 505	1 142	1 798	1 885	2 903	1 356
Sous total de la population des haciendas et ranchos.	4 489	6 846	4 504	5 514	4 868	6 295	4 851
Population des monterías.	855	550	0	270	156	5	298
Population d'Ocosingo sans les villages indiens d'origine coloniale.	7 904	8 946	5 797	7 619	9 372	11 980	15 239
% population des haciendas et ranchos par rapport à Ocosingo sans les villages indiens d'origine coloniale.	57%	76%	78%	72%	52%	53%	32%

Sources : recensements de population 1900 à 1960.

Ces données mettent en évidence le caractère seigneurial de l'organisation régionale d'Ocosingo, parce qu'ils montrent l'importance et permanence des *haciendas*, ainsi que le grand nombre de personnes y habitant. Parmi ces personnes, on trouve souvent une ou deux familles *ladinas* : celle du responsable ou majordome, celles des vachers dans très peu de *haciendas*,⁴³ et pendant la période de vacances, la famille du *hacendado*. Tout le reste des habitants étaient les membres des familles des *acasillados* habitant à l'intérieur des *haciendas*.⁴⁴

Ainsi, avec ces données, nous confirmons le maintien des relations de servage à Ocosingo durant la plupart du xx^e siècle. Par exemple, en 1950, on apprécie une soumission de 53 % de la population à ce type de relations dans les *haciendas* et *ranchos*. On peut aussi observer que, jusqu'en 1960, le pourcentage de la population du *municipio* non contrôlée directement par l'oligarchie régionale était majoritaire, car alors 32 % de la population seulement habitait des *ranchos* et des *haciendas*. Les relations de servage, quoique plus réduites, restèrent à Ocosingo avec une grande importance politique et sociale, comme le décrivent Montagú, Diez, Caraza et Deverre.⁴⁵ C'est-à-dire : les relations domaniales ne furent pas remplacées ou substituées dès l'apparition de nouvelles formes d'établissement de populations, mais elles restèrent en second plan : même sans disparaître, elles diminuèrent progressivement et restèrent minoritaires de par la croissance de nouvelles formes d'organisation et d'appropriation de territoires.⁴⁶ Une part chaque fois plus grande de la population du *municipio* se libéra du contrôle patrimonial des *hacendados*; quoique pas nécessairement de l'exploitation du travail salariée, ni du pouvoir oligarchique exercée à un niveau régional. Comme le signale De la Peña :

Au sud-est de la République, on a pu maintenir, peut-être de par son isolement, le plus rigoureux système féodal ou médiéval jusqu'à une date très récente (1950). Au

⁴³ Même si dans certaines *haciendas*, comme El Rosario, San Vicente et San José Chajtajal, ce poste était occupé aussi par un indigène *acasillado*.

⁴⁴ Il faut se rappeler que les péons *acasillados* d'Ocosingo étaient des travailleurs indigènes habitant depuis plusieurs générations dans les *haciendas* et *ranchos*, et étant contraints de rester travailler pour le *hacendado* une semaine tous les trois mois (en général ce travail n'était pas rémunéré), en échange du droit de s'établir dans un terrain étranger et de cultiver une petite parcelle.

⁴⁵ Nous nous référons aux auteurs ayant étudié les relations sociales à Ocosingo pendant la décennie de 1960 à 1970. Cf. Montagú, 1970 y *s/d* ; Diez, 1972 ; Caraza, 1976 ; et Deverre, 1980.

⁴⁶ Comme nous le verrons au chapitre v, ces nouvelles formes d'appropriation de territoires furent les *rancherías* et les *ejidos*.

Mexique, on méconnaît la dure réalité vécue par les paysans déshérités au sud-est... Nous les avons contactés pour la première fois dans des situations pareilles pendant notre premier et rapide tour à Chiapas, en 1935, avant la réforme agraire qui allait toucher le versant du Golfe (de Chiapas), et pendant le système de *baldiaje* sur le chemin de San Carlos, Ocosingo, Simojovel et Yajalón.⁴⁷

Tout ceci tend à démontrer la survie à la Révolution mexicaine et l'adaptation graduelle aux pressions sociales post-révolutionnaires du système domaniale d'Ocosingo. Voilà pourquoi dans cette région, l'opinion généralisée de la fin des *latifundios* et de la vieille oligarchie à partir du *cardenismo* ne compte pas ; car, malgré l'affaiblissement de sa relation avec le pouvoir central, dans certaines régions comme à Ocosingo par exemple, le pouvoir régional fut conservé. Cette situation nous mène à concevoir la construction de la nation mexicaine, dans une grande mesure, à partir de l'hétérogénéité dérivée des histoires régionales, et la diversité comme un des traits distinctifs majeurs.

D'autre part, au-delà des péons *acasillados*, les *hacendados* d'Ocosingo influençaient beaucoup les villages d'indiennes d'origine coloniale des *municipios* voisins : Sibacá, Tenango, San Martin (ou Abasolo), Guaquitepec, Bachajon et Oxchuc. La main d'œuvre disponible dans les *haciendas* et *ranchos* étant insuffisante, ils embauchaient des travailleurs temporels pendant les périodes de hausse de travail, et en particulier, pendant la récolte du café et la coupe et la mouture de la canne à sucre. Ce type de travailleurs provenait des villages d'indigènes établis aux alentours des *haciendas*. Ces villages existent encore, et même ayant été des *municipios* pendant le XIX^e siècle, certains furent intégrés au *municipio* d'Ocosingo tout au long du XX^e siècle, comme nous pouvons le voir dans le tableau suivant.

Selon Basauri,⁴⁸ en 1928, les familles de Sibacá⁴⁹ se consacraient à la production de maïs et de haricots et à l'élevage de porcs, et beaucoup d'hommes travaillaient dans les *haciendas* comme spécialistes de l'exploitation de la canne à sucre. La population de Sibacá était composée alors de 70 familles. Oxchuc était un autre village d'indigènes fournisseur de travailleurs temporels aux *haciendas* San Vicente, Suschilá, San José Chajtajal, et au *ranchito* Rincón Mango, ainsi qu'à plusieurs ha-

⁴⁷ De la Peña, 1946, t. II : 354-355.

⁴⁸ Basauri, op cit, p, 128.

⁴⁹ Se trouvant à huit kilomètres du chef-lieu d'Ocosingo et très proche des haciendas de Petulton, Campet, Oquenchay, entre autres.

Tableau 10. Intégrations et exclusions de communautés indiennes dans le *municipio* d'Ocosingo de 1900 à 1960

<i>Municipio</i>	1900-1921	1930	1940	1950	1960
San Martín	Chef-lieu	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo
Sibacá	Chef-lieu	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo
Tenango	Chef-lieu	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo
Cancuc	Chef-lieu	À Chilón	À Ocosingo	À Ocosingo	À Ocosingo
Oxchuc	Chef-lieu	À Ocosingo	Chef-lieu	Chef-lieu	Chef-lieu
Bachajón	Chef-lieu	À Ocosingo	À Chilón	À Chilón	À Chilón

Sources : recensements de population 1900 à 1960.

ciendas du *municipio* voisin de San Carlos (actuellement Altamirano). Le village de Bachajon, situé au nord, était relativement près des *haciendas* San José La Reforma, El Ofir, Tontiquil, Tzobojité, Santa Catarina Najos, Nuevo Mexico et El Real, entre autres, où les hommes allaient travailler. Les indiens de Tenango allaient aux *haciendas* La Naranja et El Rosario. Ceux du village San Martin (actuellement Abasolo) allaient travailler dans les *haciendas* les plus proches (La Esperanza, Laguna, Sibaquil), dans les *ranchos* des alentours et dans plusieurs *haciendas* du *municipio* voisin de San Carlos.

Voilà pourquoi l'un des principaux soucis des *hacendados* de la région était de laisser sans terres ni ressources suffisantes aux habitants des villages indiens. Ainsi, ceux-ci étaient obligés d'aller travailler dans les *haciendas*. De cette façon, les *hacendados* et *rancheros* s'assuraient toujours une main d'œuvre disponible : ils disposaient, d'un côté, du travail permanent des familles d'*acasillados*, et d'un autre côté, de la main d'œuvre temporelle des indigènes des villages voisins.

LA CAPACITÉ DE PERMANENCE DE LA SOCIÉTÉ SEIGNEURIALE D'OCOSINGO

Avant de passer aux caractéristiques de l'organisation sociale des *haciendas* de cette société domaniale, nous voudrions nous poser une question : cette société domaniale, comment peut-elle se maintenir aussi tardivement (en dehors de l'explication donnée par le triomphe du mouvement contre-révolutionnaire d'Alberto Pineda dans la région) ?

Pour récapituler un peu les explications précédentes, il faudrait rappeler que, depuis le milieu du XVII^e siècle, les frères dominicains s'occupèrent de fonder et

d'établir le système de servage, incorporant progressivement un secteur toujours plus grand de la population indigène. Ce système fut accru et consolidé tout au long du XIX^e siècle. Avec les lois de privatisation successives, les gouvernements libéraux prétendaient transformer les indiens en petits propriétaires. Mais ils ne prenaient pas en considération leur situation économique, politique et culturelle les empêchant de légaliser leurs propriétés et d'obtenir des appuis politiques pour le faire. Cependant, ces gouvernements n'adoptèrent aucune mesure pour résoudre cette situation et permettre aux indigènes un accès réel aux nouvelles normes. Les lois, dans ce contexte, indépendamment de leurs intentions ou de leurs buts, devinrent un autre instrument des élites oligarchiques pour dépouiller les indigènes de leurs terres et de leur liberté. Dans ce sens, nous coïncidons avec Silva Herzog, lequel après la Révolution mexicaine remarque :

Au Mexique, ce sont toujours les propriétaires des *latifundios* qui ont exercé l'action (politique) décisive ; toutes les révolutions ont été faites avec l'invocation du bien commun, mais la classe privilégiée (les propriétaires des *latifundios*) se sont débrouillés pour se bénéficier non seulement des révolutions, mais aussi des lois (ne leur étant pas favorables à première vue), et pour augmenter leur pouvoir se trouvant au-delà des mouvements sociaux et étant plus fort que la veille.⁵⁰

Ainsi, pendant toute l'époque coloniale, l'Indépendance, la Réforme et le *Porfiriato* furent établis et consolidés les bases d'un ordre social où, comme disait Humboldt : « on plaça les indigènes à une distance infinie des blancs ». Cette asymétrie des indigènes accentuée par rapport aux groupes économiquement et politiquement dominants permit la disqualification de leur organisation sociale et de leur culture. Le long processus de domination et de soumission par des moyens coercitifs ou pacifiques, les mena à accepter et intérioriser graduellement leur condition de subordonnés. Pendant la Révolution mexicaine, la rare participation des péons *acasillados* mit en évidence l'acceptation et l'assimilation comme « naturelles » des relations de servage et la profonde inégalité qui les soutenaient, et le manque de moyens et de conditions pour pouvoir les mettre en question.

Le processus d'adaptation des indigènes dans le monde des *haciendas* à Ocosingo à avoir le seul sens et horizon de servir leur patron, existait déjà depuis plus d'un siècle. Ce contrôle complexe ne pouvait pas disparaître d'un moment à l'autre :

⁵⁰ Silva, 1972 : t. 1 . 19-20.

il se déroulera tout au long du xx^e siècle. Il faut souligner aussi que, à différence des *haciendas* créées pendant le *Porfiriato* sous l'ombre du marché mondial du café dans d'autres régions de Chiapas, les *haciendas* d'Ocosingo se révélèrent comme un processus historique plus long, commençant à l'époque de la Colonie et continuant pendant tout le xix^e siècle. Ceci les mena à maintenir un profil où les traits seigneuriaux prédominaient sur les traits capitalistes.

L'ISOLEMENT RÉGIONAL

Évidemment, les arguments précédents n'expliquent pas tout. Il faudrait considérer d'autres facteurs, comme l'isolement de la région déjà mis en relief. Nous apprécions ce facteur en comparant la région d'Ocosingo avec deux autres régions de l'état. Le centre de l'entité était relié d'abord dès la fin du xix^e siècle, avec la route centrale unissant Oaxaca et Tuxtla Gutiérrez, Chiapa de Corzo, San Cristobal, Comitán, et la frontière avec le Guatemala. À partir de 1950, les conditions de communication avec ces villes s'améliorèrent grâce à la route internationale Cristóbal Colón, déjà goudronnée et passant pratiquement par les mêmes points que la précédente. Même à partir de 1899, cette région disposait de quelques chemins vicinaux, comme celui communiquant la région de La Fraylesca avec Ocozocuatla. D'autre part, la région de La Costa était complètement intégrée au pays grâce à ligne Panamericana du chemin de fer, achevée en 1908, permettant ainsi la communication de plus de 19 *municipios* avec le centre et le nord du pays. Et même la zone nord, en 1925, fut considérée avec la construction du chemin vicinal unissant Ixtapa à Pichucalco.⁵¹ Néanmoins, la région de l'est de l'état, emplacement de le *municipio* d'Ocosingo, restait la plus abandonnée et, même vers la fin des années 60, disposait seulement des voies de communication de l'époque de la Colonie et du xix^e siècle.

En 1930, les seules voies de communication d'Ocosingo étaient les chemins muletiers présents depuis 1909. On pouvait les emprunter seulement à cheval ou bêtes de charge. Ces chemins, en général en très mauvaises conditions, partaient du chef-lieu du *municipio* vers les villages et les *municipios* voisins, et reliaient aussi toutes les *haciendas*.

⁵¹ Cf. Castañón 1951 : 75-127.

Tableau 11. Chemins existants en 1909 entre Ocosingo et les villages voisins

<i>Chemin muletier</i>	<i>Étendue (km)</i>	<i>Point(s) intermédiaire(s)</i>
D'Ocosingo à Bachajón	28	
D'Ocosingo à Chilón	44	
D'Ocosingo à Yajalón	56	
D'Ocosingo à Petalcingo	68	
D'Ocosingo à Sibacá	8	
D'Ocosingo à Guaquitepec	28	
D'Ocosingo à Tenango	28	Sibacá
D'Ocosingo à Cancuc	48	
D'Ocosingo à Sitalá	37	
D'Ocosingo à San Martín	28	
D'Ocosingo à San Carlos	28	
D'Ocosingo à Oxchuc	56	
D'Ocosingo vers Salto de Agua	62	
D'Ocosingo vers Comitán	64	
D'Ocosingo vers Simojovel	72	Guaquitepec et Sitalá
D'Ocosingo vers San Cristóbal	60	

Source : emprunté à Cruz, 1909.

En général, il fallait quatre jours pour aller à pied du chef-lieu d'Ocosingo à Comitán et à San Cristóbal de Las Casas, et cinq jours pour arriver à Salto de Agua. Dans ces trajets, quelques tronçons ne possédaient même pas de chemin muletier : quatre à huit heures étaient nécessaires pour aller aux *haciendas* les plus proches d'Ocosingo, comme Suschilá ou San Vicente, qui se trouvaient à 12 et 24 kilomètres respectivement d'Ocosingo. Le trajet vers les *haciendas* les plus lointaines comme Tecojá, El Caribal et La Martinica, durait 12, 15 et 17 heures de chemin respectivement.

Aussi paradoxal soit-il, l'isolement fit connaître à la population d'Ocosingo les avions avant l'automobile, le camion et l'autobus. Pendant la seconde Guerre mondiale, l'exploitation du sapotillier⁵² connut un essor dans les forêts de la région. À ce moment-là, la production devait être transporté dans le plus bref délai vers les ports d'exportation. Le problème fut résolu grâce à des avionnettes atterrissant sur des pistes improvisées, en pleine forêt, pour retirer le chargement de gomme

⁵² N. de T. : Arbre d'où l'on extrait la résine ou gomme servant à fabriquer le chewing-gum.

à mâcher. Dès le déclin de l'exploitation du sapotillier, les compagnies d'aviation connaissant déjà la zone, se consacrèrent au service de transport aux *haciendas*, dans le but de sortir leurs produits commerciaux, comme le café, les volailles et les porcs. À partir de ce moment-là, des pistes d'atterrissage furent créées dans presque toutes les *haciendas* de la région, où seulement les patrons y avaient accès.

En 1950, cette situation d'isolement changea un peu grâce à la construction d'une étroite piste de terre, pouvant passer des camions et d'autres véhicules seulement pendant la saison sèche. Ce chemin de 132 kilomètres partait de l'*hacienda* Jun Chabin à Comitán, passait par les *haciendas* Jusnajib, Chalima, Yaxja, Lomantan, Bajucú, La Venta, El Vergel, La Ilusión, Morelia et le village de San Carlos (actuellement Altamirano), et finissait à l'*hacienda* Campet du *municipio* d'Ocosingo, sans même toucher au chef-lieu d'Ocosingo. Le mauvais état de la piste empêchait de réaliser le trajet en moins de 12 heures (11 Km/h en moyenne). Malgré ceci, cette voie de communication fut extrêmement importante, car elle permit de casser l'étonnant isolement d'Ocosingo, et permit aussi l'arrivée de marchandise de Mexico et de San Cristóbal pendant la période sèche, de janvier à avril.

Le grave isolement du *municipio* fut véritablement surmonté en 1970 : la piste reliant San Cristóbal et Ocosingo, quoique de terre, fut terminée le 2 janvier 1970. Le lendemain, le premier autobus de passagers fit son entrée à Ocosingo. La lumière électrique fut inaugurée dans le chef-lieu du *municipio* le 17 septembre 1970. La première communication téléphonique fut réalisée entre Ocosingo et Tuxtla le 27 décembre 1970.⁵³ Il faut mentionner aussi les fortes disputes entre les élites de San Cristóbal et Comitán suscitées par la réalisation de ce chemin de terre allant de San Cristóbal à Ocosingo : les élites de Comitán considéraient nécessaire la réalisation d'un bon chemin entre Comitán et Ocosingo. Évidemment, la classe dominante de Comitán était intéressée à développer le commerce entre Ocosingo et San Cristóbal par leur intermédiaire, et accroître ainsi leur contrôle sur cette région exercé depuis longtemps.

Comme le soulignaient les *hacendados* de la région, une conséquence principale de la situation d'isolement fut la difficulté à vendre leurs produits commerciaux. Une branche de production ressentant le plus le manque de chemin était la production de bovins. José Tárano, propriétaire en 1948 de l'*hacienda* El Real, expliquait à Frans Blom pendant une expédition à la Selva Lacandona :

⁵³ Morales, 2000 : 50-51.

Vous connaissez les richesses de ces terres ; nous avons des pâturages suffisants pour élever le bétail de la plus haute qualité ; mais à quoi cela sert s'il faut marcher pendant des semaines entières pour le sortir de la région ? À quoi cela sert de cultiver du bon café et du bon cacao, si on peut l'envoyer seulement par avion, ceci devenant donc très cher ? Nous avons besoin de routes, de bonnes routes.⁵⁴

Au début de xx^e siècle, le bétail était vendu occasionnellement aux commerçants se rendant aux *haciendas* et choisissant le bétail à emporter ; ou de temps en temps aux indigènes de Bachajon, acheteurs de vaches pour leurs fêtes. Évidemment, les prix étaient très bas, comme nous le constatons dans le témoignage suivant :

À El Real, il n'y avait que beaucoup de bétail. (Enrique Bulnes) arriva à en posséder plus de 1 000 têtes. Tous ces endroits étaient pleins de bétail, tous : l'Eden, Australia, partout dans la Péninsule, et dans toutes les terres du Real. Partout aux alentours, il n'y avait que du bétail : dans les collines, que du bétail. Même s'ils étaient bon marché, beaucoup de monde venait lui acheter des veaux ou des taureaux. Des acheteurs venaient de San Cristóbal, 2 ou 3 acheteurs venaient de San Cristóbal. Ils emportaient les grosses vaches, mais à très bas prix, des jeunes taureaux, très bons marchés. Des gens de Bachajon venus acheter des veaux, de petits veaux comme ça, et les pesos restaient là. À ce moment-là, tout était presque donné comme cadeau. C'étaient des années pauvres, disons, pas comme aujourd'hui. On ne vendait que le bétail, mais bon marché, je vous ai déjà dit cela, presque un cadeau, une vache, 30 pesos [...] La vente du bétail n'était pas faite tous les jours ; seulement quand ils venaient de San Cristóbal. Là, ils emportaient seulement quelque 10 têtes de bétail. Ce qu'ils emportaient était très peu aussi, pas comme maintenant. (Les acheteurs) faisaient parfois trois ou quatre voyages, selon leurs négociations du bétail emporté. À ce moment-là, il n'y avait peut-être pas tellement de dépenses dans les villages.⁵⁵

Vers la seconde moitié du xx^e siècle, les conditions de commercialisation se modifièrent : « Après, don Pepe Tárano était le patron de toutes ces bêtes. Il est arrivé à avoir plus de 3 mille têtes, 2 mille ici, à El Real, et 1 mille à la Victoria. Il avait trouvé des *ladinos* venus de Tabasco faire affaire, lui acheter du bétail. Il vendait des troupeaux de cent, deux cent, trois cent bêtes ».⁵⁶

⁵⁴ Blom y Duby, 1957 : 59.

⁵⁵ Entretien avec le petit-fils de Enrique Bulnes, ancien propriétaire de l'*hacienda* El Real.

⁵⁶ *Idem*.

De toute façon, les prix de vente étaient bas comparés à ceux du marché national. Deverre décrivait les formes difficiles de commercialisation prévalant encore en 1970.

Les formes mêmes de la commercialisation des animaux sont les causes de cet écart. L'isolement⁵⁷ des *haciendas* complique l'acheminement du bétail vers les « ports » de sortie de la forêt, et de par la longueur du trajet, son poids baisse. Depuis quelques années, la durée du parcours à effectuer par les bœufs variait de 8 à 15 jours, selon la localisation de l'*hacienda*. L'ouverture récente de la route d'Ocosingo à San Cristobal réduit les trajets, et la plupart des expéditions est faite par camion à partir du chef-lieu du *municipio*. Alors, les prix de vente ont relativement augmenté, mais demeure la nécessité de trouver une étape d'embouche entre l'*hacienda* et le marché de consommation. Par conséquent, les *hacendados* ne peuvent que vendre exceptionnellement leur bétail directement sur le marché de consommation, et sont contraints de le céder à des prix bas aux grands propriétaires de l'état de Veracruz (ceux-ci disposent de riches pâtures où les animaux peuvent se « régénérer »). Les conditions d'acheminement du bétail interdisent l'envoi d'animaux jeunes, et au cours du voyage à lieu une perte assez importante dans le cheptel.⁵⁸

À partir de ces conditions d'accès au marché, Deverre considère que les *hacendados* étaient contraints de maintenir les relations de servage avec leurs travailleurs :

Cette structure défavorable de la commercialisation contribue au maintien des formes archaïques de production des *haciendas*. Les prix bas obligent les *hacendados* à compresser au maximum leurs coûts en cas de s'opposer à transférer une large partie

⁵⁷ Il est pertinent de rappeler que, depuis l'époque de la Colonie, au lieu d'un marché interne, prévalurent des systèmes économiques relativement autonomes, en tout cas, en relation avec la métropole. Les patrons, responsables de la colonisation de l'Amérique par les Espagnols, influencèrent dans la fragmentation de la zone. D'une part, il existait une division en zones productives, ayant chacune une importance différente dépendant des produits offerts à la métropole. D'autre part, on favorisa l'autonomie des pouvoirs locaux, délimitant les territoires sous leur contrôle.

⁵⁸ Christian Deverre, 1980 : 145. Frans Blom confirme l'observation de Deverre : « Elever du bon bétail? Pour quoi faire s'il est impossible de le sortir de la région? Le marché le plus important près de Chiapas est Yucatán. Et pour arriver là, le cheptel doit marcher entre 7 et 8 jours à travers une forêt inclemente, par des chemins boueux où les bêtes s'enfoncent jusqu'au ventre pour traverser des fleuves. C'est-à-dire, les vachers doivent réaliser une véritable expédition à travers la forêt tropicale pour emmener le cheptel au marché. Ils perdent presque toujours plusieurs bêtes et ceux arrivés à Tenosique restent maigres et fatigués ». Cf. Blom y Duby, 1957 : 61-62.

de leurs profits aux propriétaires de Veracruz (ceux-ci, à leur niveau, exercent un véritable monopole sur les profits de la Selva Lacandona). Donc, l'exploitation des péons contribue, indirectement, à alimenter l'accumulation dans les régions centrales du pays. Mais, on ne peut en aucun cas croire à l'exploitation des *hacendados* de la Forêt par ceux de Veracruz : les transferts portent seulement sur la plus-value « extraordinaire » (dont l'extraction est permise par l'archaïsme des domaines de la forêt), à cause du fort taux d'exploitation pesant sur les péons. Si tel n'était le cas, ceux-ci auraient cessé d'exister il y a longtemps.⁵⁹

Outre les difficultés pour vendre leur production commerciale, un autre problème des *hacendados*, et en général de toute la population de la région, était l'accès aux marchandises produites hors de la région, étant donné la situation d'isolement. De la Peña décrit ainsi les caractéristiques du commerce dans la région en 1951 : « Ocosingo a un développement commercial restreint à cause de son isolement. La ville s'est toujours approvisionnée pour la plupart à San Cristóbal, surtout après l'amélioration de la route à Arriaga ». ⁶⁰ Des commerçants ambulants conduisaient régulièrement à Ocosingo trois petits troupeaux d'ânes de bât. Ils livraient les produits commandés par courrier et échangeaient des produits d'épicerie ou des vêtements contre du beurre ou du café vendus ensuite à San Cristóbal.

Ils emportent aussi des marchandises de Comitán, comme du comiteco (eau-de-vie de maguey), du sel de la Concordia, des chapeaux, des chaussures, entre autres articles de production régionale. Ils s'approvisionnent aussi, à moindre échelle, à Salto de Agua et Villa Hermosa, de machettes importées, de fil de fer barbelé, de chapeaux, etc., pour profiter du retour des ânes transportant du café et du beurre. Le service de transport coûte \$0,20 de Salto de Agua à Yajalón, et la moitié de cet endroit à Ocosingo (\$0,10 le kilo). Ils en apportent aussi pendant le voyage en avion, arrivant pour sortir les porcs gras et profitant du coût de \$0,20 le kilo (équivalent à la moitié du service : \$2 de service pour tonne kilomètre en moyenne d'El Salto à Ocosingo, 147 km).⁶¹

Néanmoins, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, les *hacendados* profitaient de ce désavantage pour accéder aux marchandises extérieures, une autre

⁵⁹ *Ibid.* : 145-146.

⁶⁰ De la Peña, 1946 : 1031.

⁶¹ *Idem.*

opportunité pour exploiter et maintenir sous leur contrôle les péons *acasillados* par le système des magasins *de raya*.

Certes, du point de vue des *hacendados*, l'organisation sociale établie (fondée sur le servage) était avantageuse, du fait d'offrir la possibilité d'obtenir du travail non rémunéré et en disposer à leur guise. Mais en faisant une analyse de l'organisation économique, on peut apprécier : l'indépendance du système de production bovine du fait de disposer de beaucoup de travailleurs, que dans plusieurs *haciendas*, les vachers n'étaient ni des indigènes ni des *acasillados* (ils étaient des métis travaillant pour un salaire et un complément en espèce), et que l'élevage était l'activité économique la plus importante des *haciendas*. Pedro Vega Martínez soulignait : « L'abondance de main d'œuvre non indispensable à l'élevage a cherché ingénieusement de nouvelles sources d'occupations ». ⁶² La plupart des travailleurs *acasillados* travaillaient dans la production de produits agricoles destinés à l'autoconsommation dans l'*hacienda*. La production de canne à sucre et de ses dérivés, activité concentrant la force de travail des péons *acasillados*, avait moins d'importance économique que l'élevage. C'est dans cette activité commerciale secondaire où les péons *acasillados* s'occupaient la plupart du travail. C'est-à-dire que le travail des *acasillados* n'était pas essentiel pour l'obtention de revenus plus grands de l'élevage de l'*hacienda*. Cependant, leur contribution était importante, aussi bien par les coûts que le *hacendado* économisait, que par les produits commerciaux produits dans les circuits économiques de l'*hacienda*.

Une autre preuve de ce que les revenus ne dépendaient pas du maintien des relations de servitude, étant donné les conditions d'isolement et d'accès difficile aux marchés, et du fait du changement dans plusieurs *haciendas*, pendant la décennie de 1960 à 1970, du système de campagnes ouvertes avec lequel ils élevaient le bétail et établirent un élevage moins extensif, grâce à quoi il triplèrent la production et leur revenu. ⁶³ Il est intéressant de remarquer aussi que les *hacendados* firent ce changement non à cause de l'ouverture d'un nouveau chemin, mais de la pression du mouvement social régional et de la réforme agraire, celle-ci les empêchant de continuer à avoir de si vastes superficies. Ainsi, ils furent contraints à réaliser ce processus de modernisation de leurs formes de production par pressions politiques, et non par des considérations économiques, ni par la construction de nouveaux chemins.

⁶² Pedro Vega Martínez, 1991 : 26.

⁶³ Comme nous le verrons au chapitre vi.

L'isolement n'était pas le seul obstacle à l'accumulation. Depuis la fin du XIX^e siècle, le plaidoyer de Juan Esponda, en faveur d'une intensification de l'élevage (mise en place de prairies cultivées), n'eut pour toute réponse que sarcasmes et mesquineries.⁶⁴ En effet, les conditions d'isolement imposaient de sérieuses limitations et des restrictions à l'organisation des *haciendas* de la région.

Néanmoins, d'autres faits démontrent la non-exclusivité de la forme d'organisation économique possible dans les conditions existantes. Nous pouvons constater le contraste avec l'organisation des *fincas* de café allemandes et américaines présentes depuis le début du XX^e siècle dans les *municipios* voisins, avec des conditions d'isolement similaires. José Luis Ceceña montra la German-American Coffee Co., dont les plantations se trouvaient dans les *municipios* voisins de Tumbalá, Salto de Agua et Palenque : elle était l'une des 170 compagnies les plus importantes du Mexique entre 1910 et 1911, et occupait la 3^{ème} place parmi celles consacrées à l'agriculture.⁶⁵ Ainsi, malgré la réussite des *haciendas* d'Ocosingo à réduire au maximum les coûts de production par l'exploitation dans des conditions serviles de la main d'œuvre d'*acasillados*, leur revenu par hectare fut toujours beaucoup plus réduit que celui des *fincas* capitalistes de la zone nord. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, l'organisation économique des *haciendas* ne visait pas à maximiser la valeur ajoutée, mais à profiter au maximum de la population indienne en réduisant au maximum les risques et les dépenses monétaires. Aussi bien utilisée économiquement soit la force de travail des *acasillados* dans d'autres activités commerciales pendant des périodes déterminées, comme la production de maïs pour l'alimentation des porcs, il faudrait savoir si le servage était conservé par un besoin économique impérieux et par un manque alors d'autres formes possibles d'organisation productive plus rentable, comme l'affirme Deverre. De ce point de vue, nous considérons que ni l'exploitation des porcs ni le travail des péons *acasillados* occupés dans cette activité ne faisaient économiquement indispensable le servage, parce que les superficies utilisées pour la production de maïs auraient pu être plus rentables si elles avaient été destinées à l'élevage bovin, ayant un meilleur prix dans le marché que le porc ou que le pain *de sucre*, et demandant moins de travail.

Certes, l'isolement compliquait les *hacendados* pour accéder à de meilleurs débouchés, et expliquait les bas prix. Mais il est faux qu'ils eurent à maintenir les

⁶⁴ Cf. Esponda, 1888.

⁶⁵ Cf. López 1989.

relations de servage à cause de cela, car les *haciendas* devinrent plus rentables avec l'intensification du système de production de bétail, même ne disposant presque plus de péons *acasillados* et se trouvant dans les mêmes conditions d'isolement. L'intensification du système d'élevage met en évidence le conditionnement suscité par l'isolement, mais aussi la possibilité d'avoir d'autres options ou formes d'organisation économique.

L'HÉRITAGE CULTUREL

Afin de trouver la logique de la permanence des relations de servage, il faudrait considérer que leur maintien était dû non seulement aux bénéfices économiques, mais aussi au prestige et au pouvoir obtenu par les patrons. Il faut considérer en outre la faiblesse des revenus des *haciendas*, non seulement à cause des problèmes d'isolement, mais aussi à cause de l'indifférence des propriétaires sur le rendement économique de leur grand domaine. Pendant les entretiens, les *hacendados* parlèrent explicitement de leur mépris envers les profits.⁶⁶ Dans ce sens, nous soutenons que le principal objectif des *hacendados* était l'entretien de tous les prébendes et privilèges tant dans leurs dimensions économiques, politiques que sociales, leur concédant une position dans l'organisation seigneuriale régionale. Il faut se rappeler que, grâce aux *haciendas*, les propriétaires fonciers obtenaient un prestige donné seulement par la terre dans une société de paysans dont l'élite se considérait aristocrate. Les patrons possédaient dans leurs domaines une bonne quantité d'hommes constituant une espèce de clientèle servile et une escorte, prêt à se battre pour les intérêts de leur maître. Bref, les *haciendas* donnaient aux propriétaires l'opportunité de dominer, de devenir maîtres et seigneurs, de régner sur leur vaste domaine et même ailleurs. D'autre part, comme nous avons déjà signalé, les recettes les plus importantes des *hacendados* venaient d'autres sources, comme le commerce et le loyer de leurs maisons des villes, de même que de la spéculation financière, quoique le capital de départ investi dans ces secteurs se soit constitué à partir des excédents et des recettes obtenus des *haciendas*.

Voilà pourquoi nous insistons sur le fait que, bien que décisif, le facteur de l'isolement ne fut pas le seul à déterminer la permanence de l'organisation seigneuriale régionale et les relations de servage. Un deuxième facteur, aussi important et

⁶⁶ Cette caractéristique, considérée comme faisant partie de l'identité oligarchique et seigneuriale des *hacendados* d'Ocosingo, fut signalée aussi par Chevalier, 1976 : 376.

encore plus décisif, fut l'héritage socioculturel : les valeurs et les représentations sociales imposées tout au long du siècle par les propriétaires fonciers et les grands *rancheros* de la région. En peu de mots, les relations de servage continuèrent aussi par des habitudes socioculturelles construites historiquement. La société seigneuriale d'Ocosingo fut le produit d'une longue formation, devenant central l'aspect culturel. Cela étant, l'héritage des valeurs et de l'identité fut décisif dans la continuité de cette forme d'organisation sociale au xx^e siècle et dans sa résistance à la modernité. Comme nous le verrons plus tard, un témoignage de cela fut l'opposition tenace des propriétaires fonciers face à tous les efforts de changement proposé soit par les indigènes *acasillados*, soit par des fonctionnaires de certains gouvernements modernisateurs. Il faudrait considérer aussi l'impossibilité des *hacendados* de connaître et d'accéder à de meilleurs marchés et formes de production (par exemple, le marché international de café), de par leurs habitudes culturelles et l'isolement.

D'autre part, quoique touchés économiquement à cause de l'isolement, les *hacendados* furent bénéficiés politiquement, car cette importante condition permette de maintenir le système de domination, pérennisant ainsi le servage dans la région. L'isolement était l'une des circonstances utilisées par les propriétaires pour maintenir l'ordre seigneurial. Dans ce sens, le rôle de l'isolement dans la continuation de l'organisation traditionnelle résidait dans les opportunités politiques obtenues par les patrons, et pas tellement dans les restrictions économiques imposées. Grâce à l'isolement, les *hacendados* pouvaient éluder facilement des tentatives de contrôle par l'état, de même que de possibles influences idéologiques modernisatrices impulsées par certains agents sociaux dans la population indigène. Ainsi, ils empêchaient aux indigènes l'obtention d'informations sur leurs droits en tant que travailleurs agricoles et citoyens, octroyant la Constitution de 1917.

Dans ce sens, étant l'autosuffisance des *haciendas* une réponse aux conditions de l'isolement de la région, elle consolida en même temps la stabilité et la continuité du système social, grâce au maintien des péons isolés de la société globale. Pendant quelques entretiens, ils nous ont parlé de cette situation d'isolement des péons *acasillados* par rapport au marché :

À cette époque-là, on payait les péons avec des fiches : pour savoir la quantité de jours travaillés. Ils recevaient une fiche pour chaque jour de travail. Alors, quand ils avaient assez travaillé, les dimanches, ils venaient faire des comptes. Le responsable des comptes

était mon défunt père. Ils se faisaient payer avec ce dont ils avaient besoin : pain de sucre, café, sel, toutes ces choses.⁶⁷

Un autre vieil homme de la *ranchería*⁶⁸ San Salvador racontait :

Au temps des *haciendas*, on dépensait de l'argent seulement pour acheter des couvertures, des machettes et du sel. Tout le reste, c'est nous qui le faisons. Par exemple, on faisait la lessive avec les cendres des arbres,⁶⁹ et dans une bassine, on coupait un porc en morceaux pour obtenir sa graisse et fabriquer du savon. Avec la fibre d'agave, on tissait nos musettes et les lassos. On faisait brûler des pierres pour faire de la chaux pour le nixtamal.⁷⁰

Également, dans ce contexte, on peut en général comprendre l'isolement comme le résultat de l'attitude conservatrice des *hacendados*, bien qu'en retour cet isolement ait nourri leur attitude. Ainsi, jusqu'en 1970, la politique de construction de chemins ruraux dépendait de la participation économique des particuliers à travers l'administration tripartite des *juntas* locales.⁷¹ Les *hacendados*, malgré les recettes suffisantes pour coopérer, furent prêts à le faire très peu de fois. Comme écrit Frans Blom :

Le *hacendado*, lui aussi a des problèmes, naturellement. Ses terres se trouvent loin des voies de communication. Il est difficile de sortir les produits des *haciendas* et il a du mal à trouver des gens pour les labourer. Tout le monde attend la résolution du problème des voies de communication exclusivement par le gouvernement. Cependant, l'effort réuni de tous les *hacendados* de la zone pourrait beaucoup aider à la communication de cette riche région. Mais l'individualisme freine la solution à ces problèmes.⁷²

⁶⁷ Entretien avec le petit-fils de l'ancien propriétaire de l'*hacienda* El Real.

⁶⁸ *Ranchería* : communautés agraires constituées à partir de l'achat de terres d'une *hacienda* par un groupe de ex-péons *acasillados*.

⁶⁹ Ceci marchait comme de la soude caustique.

⁷⁰ Mais utilisé pour faire les *tortillas*, bouilli dans de l'eau de chaux ou de cendres pour enlever la peau. À Chiapas, on le prépare aussi pour faire la boisson du pozol, de même qu'à Oaxaca, la péninsule de Yucatán et qu'en Amérique Centrale.

⁷¹ Ces réunions locales tripartites existent jusqu'à présent, et elles reçoivent ce nom du fait de rassembler le financement du gouvernement fédéral, du gouvernement de l'état et des particuliers.

⁷² Blom et Duby, 1957.

Par contre, dans d'autres régions, comme La Fraylesca, où quelques *hacendados* maintinrent des positions libérales, après la Révolution, ils proposèrent eux-mêmes la construction de chemins.⁷³ Bref, en dépit d'être des empêchements, l'isolement et les difficultés d'accès à de meilleurs marchés furent en même temps le résultat de la culture et de l'organisation seigneuriale traditionnelle.

Afin de considérer l'importance de l'héritage culturel des *hacendados*, il faut rappeler qu'il s'agissait d'un système social forgé tout au long des siècles, depuis l'époque de la Colonie, se renforçant et se reproduisant pendant l'Indépendance, la Réforme, le *Porfiriato* (époque du gouvernement de Porfirio Díaz) et même, dans la région, pendant la Révolution mexicaine. Il s'agissait donc d'une organisation sociale très solide, consolidée au fil de plusieurs siècles : même les *haciendas* de récente création rentraient dans cette catégorie car, en dépit d'exister depuis peut-être deux ou trois générations, leur propriétaire avait continué le modèle des premières *haciendas* fondées par les dominicains. Dans ce sens, ils étaient des tributaires de la culture régionale à caractère seigneurial, développée depuis l'époque de la Colonie.

Construite tout au long de nombreuses années, cette société régionale fut reçue et perçue par les dernières générations comme un ordre naturel établi depuis toujours. Cette situation nous permet d'imaginer jusqu'à quel point le poids de la tradition était spécialement fort. Cette société seigneuriale était conservée parce que les *hacendados* héritèrent non seulement de grandes extensions de terres et les familles indigènes *acasilladas*, mais surtout d'un mode de vie seigneurial, une identité et une mentalité d'oligarques, et un statut social impossible d'améliorer de leur point de vue. Cet héritage culturel comprenait, d'une part, des connaissances, des valeurs, des représentations, des habilités et des relations pour acquérir le savoir être et savoir-faire d'un *hacendado* : une certaine perception du monde et de soi-même, des indiens et des différents environnements sociaux; les capacités propres à un patron et spécifiques pour exercer le pouvoir, aussi bien dans l'*hacienda* que dans un poste du gouvernement; les stratégies pour la compréhension et la résolution des problèmes; de même que les aspirations sociales et les visions de futur. Malgré la possibilité de continuer l'organisation seigneuriale grâce à tous ces capitaux ou ressources économiques, politiques et culturelles, en même temps, le *hacendado* était limité et inapte pour s'organiser d'une autre manière.

Cet héritage culturel n'impliquait pas le manque d'opportunités pour les dernières générations de *hacendados* de décider l'organisation et la réorganisation

⁷³ Cf. Blanco, 1980.

des ressources héritées. Bien au contraire, ils en eurent beaucoup plus que les générations précédentes. Des personnages exceptionnels apparurent, mettant en question cette société : le très célèbre écrivain Rosario Castellanos, fille de César Castellanos, propriétaire de l'*hacienda* El Rosario ; ou son cousin Miguel Torruco Castellanos, devenu artiste (on dit qu'il passait seulement sur une avionnette par l'*hacienda* San Vicente, propriété de sa mère María Castellanos, et par l'*hacienda* Chajtajal, propriété de sa tante, Esther Castellanos, pour jeter des sacs de vêtements aux *acasillados*). Mais ces cas furent une exception, puisque la majorité décida justement de maintenir, dans la mesure de leurs possibilités, la vieille organisation sociale héritée. De sorte que cette volonté explicite, quotidienne et calculée de maintenir le *statu quo* doit être considérée comme un autre aspect pour comprendre la permanence tardive de la société seigneuriale dans la région d'Ocosingo.

L'OLIGARCHIE RÉGIONALE D'OCOSINGO ET LE POUVOIR POLITIQUE

Une partie de l'héritage culturel seigneurial de l'élite d'Ocosingo méritant d'être mentionnée est l'influence exercée dans le pouvoir politique, spécialement mais pas exclusivement le pouvoir du gouvernement de Chiapas. Ainsi, il est pertinent de se rappeler de l'idée de Bourricaud sur l'existence du pouvoir oligarchique lors d'une relation patrimonialiste et d'une forte capacité d'influence sur le pouvoir public. Voilà pourquoi il insiste sur l'impossibilité de définir l'oligarque sans prendre en compte la base urbaine de son pouvoir : l'oligarque est aussi le courtisan agissant « au palais », même si son pouvoir n'est pas directement exercé. Étant donné le besoin d'un minimum d'administration centrale même pour les oligarques, amants des pouvoirs très autonomes, il fallut une certaine division du travail. De cette façon, les uns monopolisaient par exemple les relations économiques, tandis que les autres, les « intellectuels », étaient aptes pour les fonctions administratives.⁷⁴

Nous soulignons cela parce que, sans le réseau de relations politiques disponibles pour les *hacendados*, la continuité de la société seigneuriale d'Ocosingo n'aurait pas été possible pendant les décennies après la Révolution mexicaine. Mis à part la terre et le contrôle des indiens, le pouvoir des *hacendados* dépendait

⁷⁴ Cf. Bourricaud, 1967 : 14.

en bonne mesure de contrôle exercé sur le pouvoir public de Chiapas. Il faudrait rappeler que, face à son expansion économique vers les *municipios* de Las Margaritas, San Carlos (Altamirano) et Ocosingo dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'élite de Comitán sentit le besoin d'accéder au pouvoir politique, se trouvant à ce moment-là, marginalisée de celui-ci, et étant rapidement emmené à s'opposer et à faire face à l'élite traditionnelle de San Cristóbal de Las Casas. C'est le contrôle politique que les nouvelles élites des Vallées Centrales et Comitán conquièrent à l'élite traditionnelle de San Cristóbal de las Casas, et que préserveront après, pendant la période révolutionnaire, leur permettant de garder leurs privilèges et leurs propriétés. Ainsi, depuis leur origine, à l'époque de la Réforme, les propriétaires particuliers avaient réussi à s'emparer des *haciendas* dominicaines et en avait créé d'autres justement par leur étroite relation avec le pouvoir public. Les *hacendados* plus traditionnels, comme Matías et Isidoro Castellanos, étaient fréquemment des membres du gouvernement et du congrès de l'état.

Il faut considérer le contrôle du pouvoir municipal exercé par l'élite régionale, en outre des relations entretenues avec le pouvoir politique national et de l'état. Ce pouvoir est manifesté dans l'unité territoriale conformée par le *municipio* d'Ocosingo depuis le *Porfiriato*, et jusqu'en 1921 formée exclusivement par les *haciendas*, les grands *ranchos* et le chef-lieu du *municipio*. Ainsi, comme l'avait déjà signalé Chevalier :

Les *haciendas* s'inclinèrent à envahir toutes les sphères de la vie rurale, y compris certains villages ou communautés d'agriculteurs créoles considérés maintenant comme capitaines des péons, vachers, servants des grandes propriétés, ou affermataires des vieux *ranchos*.⁷⁵

D'autre part, il faut aussi considérer l'un des principaux défis de l'État national dans le processus de constitution de la nation : faire face aux tendances d'autonomie régionale régnantes en long et en large dans le territoire national. Pour se constituer en État Nation, il devait garantir la cohésion et l'unité représentées par son pouvoir. Cependant, la régionalisation était une tendance logique d'une histoire marquée par l'hétérogénéité structurelle et par l'isolement. Voilà pourquoi la consolidation de l'État n'impliqua pas nécessairement la disparition de pouvoirs autonomes régionaux.

⁷⁵ Chevalier, 1976 : 351.

Le lien étroit de l'élite régionale avec le pouvoir public demeura pendant la plupart du xx^e siècle. Pour en citer quelques cas : le Général Absalón Castellanos Domínguez, arrière-petit-fils des frères Matías et Isidoro Castellanos et membre de la famille de *hacendados* la plus importante d'Ocosingo, Altamirano, Las Margaritas et Comitán, devint gouverneur de l'état de Chiapas entre 1982 et 1988. Elena Torruco Castellanos, propriétaire de l'*hacienda* San José Chajtajal, devint candidate à la présidence du *municipio* de San Cristóbal en 1988. Elle n'a pas obtenu le poste parce que son cousin Absalón Castellanos Domínguez s'opposa à sa candidature par de disputes de terres déjà existantes. Pendant l'entretien, cette propriétaire nous dit qu'elle avait d'étroites relations avec le ex président Luis Echeverría, ainsi qu'avec d'autres personnages de la scène politique nationale. Alejandro Robelo, ancien propriétaire des *haciendas* Petulton et San José La Reforma d'Ocosingo, devint secrétaire d'affaires indigènes pendant le gouvernement d'Absalón Castellanos.

Il faut remarquer que les facteurs de permanence signalés n'étaient pas séparés dans la vie quotidienne des *hacendados*, même s'ils ont été présentés séparément pour être analysés. On pourrait dire que les *hacendados* décidèrent de maintenir l'organisation sociale seigneuriale pendant tout le temps possible au cours du xx^e siècle, parce qu'ils disposaient de tout l'héritage économique, politique et culturel propre à cette société. En somme, de notre point de vue, l'isolement, l'héritage culturel des *hacendados*, leur proche relation avec le pouvoir publique, la relative stabilité socio-économique des *haciendas*, ainsi que la possibilité de permanence de la soumission des péons sous un protecteur, un patron de rang supérieur,⁷⁶ constituèrent les principaux facteurs permettant le maintien de l'oligarchie d'Ocosingo, pendant beaucoup plus de temps que les élites d'autres régions de Chiapas.

⁷⁶ Aspects analysés plus en détail dans le chapitre iv.